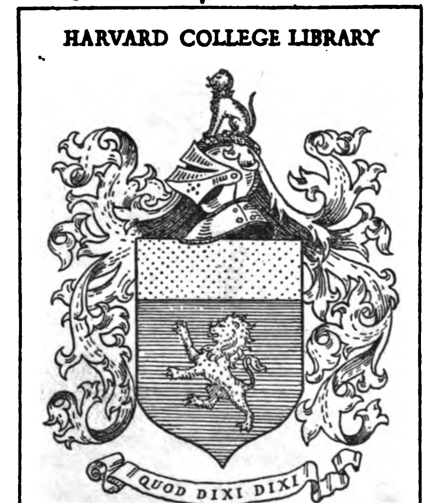

HD WIDENER
HW AVRM 7
Digitized by Google


QUOD DIXI DIXI



JULIE
OU LA
NOUVELLE
HÉLOÏSE.
LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS
D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES;
RECUEILLIES ET PUBLIÉES
PAR
J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIEME.

NOUVELLE EDITION.

LEIPSIC,
CHEZ GERARD FLEISCHER LE CADET.
1801.

JULIE

OU LA

NOUVELLE

HÉLOÏSE.

TOME TROISIEME.

A

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

LETTRE I.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

Que tu tardes long-tems à revenir! Toutes ces allées et venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, et, qui pis est, à t'en éloigner! L'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi et chez moi, c'est n'être bien nulle part, et n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même tems chez l'une et chez l'autre?

Que faisons-nous, chère cousine? Que d'instans précieux nous laissons perdre, quand il ne nous en reste plus à prodiguer! Les années se multiplient; la jeunesse commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur passager qu'elle offre est entre nos mains, et nous negligeons d'en jouir! Te souvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems si charmans et si doux, qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, et que le coeur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous séparer pour peu de jours et même pour peu d'heures, nous disions en nous embrassant tristement; ah! si jamais nous disposons de nous, on ne nous verra plus séparées? Nous en disposons maintenant, et nous passons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi! nous aimerions-nous moins? chère et tendre amie, nous le sentons toutes deux, combien le tems, l'habitude et tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort et plus indissoluble. Pour moi, ton absence me paroît de jour en jour plus insupportable; et je ne puis plus vivre un instant sans toi. Ce progrès de notre amitié est plus naturel qu'il ne semble: il a sa raison dans notre situation ainsi que dans nos caractères. A mesure qu'on avance en âge tous les sentimens

ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, et l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'àimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir et de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un coeur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrêmités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte, et il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me ſemble éprouver déjà quoique jeune encore. Ah! ma chére, mon pauvre coeur a tant aimé! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le tems, et tant d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vue ſucceſſivement fille, amie, amante, épouſe et mere. Tu ſais ſi tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens ſont détruits, d'autres ſont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'eſt plus; il ne me reſte que des pleurs à donner à ſa mémoire, et je ne goûte qu'à moitié le plus doux ſentiment de la nature. L'amour eſt éteint, il l'eſt pour jamais, et c'eſt encore une place qui ne ſera

point remplie. Nous avons perdu ton digne et bon mari que j'aimois comme la chére moitié de toi-même, et qui méritoit si bien ta tendresse et mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides: mais cet amour, ainsi que tous les autres, a besoin de communication, et quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans? Nos enfans nous sont chers longtems avant qu'ils puissent le sentir et nous aimer à leur tour; et, cependant, on a si grand besoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas assez à ma fantaisie: la tête ne lui en tourne pas comme à moi; sa tendresse pour eux est trop raisonnable; j'en veux une plus vive et qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui soit aussi folle que moi de mes enfans et des siens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans, sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois; en voyant tous nos petits bambins jouer ensem-

ble, nos coeurs unis les confondent, et nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, et ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation, et à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pese de plus en plus, et semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance, le mensonge et la crainte jusques dans les bras d'un époux, de n'oser ouvrir son coeur à celui qui le possede, et de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre? A qui, grand Dieu! faut-il déguiser mes plus secretes pensées, et céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être si content? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le Ciel eût pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, et me sentir sans cesse indigne de toutes ses bontés pour moi. Mon coeur n'ose accepter

aucun témoignage de son estime, ses plus tendres caresses me font rougir, et toutes les marques de respect et de considération qu'il me donne se changent dans ma conscience en opprobres et en signes de mépris. Il est bien dur d'avoir à se dire sans cesse ; c'est une autre que moi qu'il honore. Ah! s'il me connoissoit, il ne me traiteroit pas ainsi. Non, je ne puis supporter cet état affreux ; je ne suis jamais seule avec cet homme respectable que je ne sois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confesser ma faute et à mourir de douleur et de honte à ses pieds.

Cependant les raisons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, et je n'ai pas un motif de parler qui ne soit une raison de me taire. En considérant l'état paisible et doux de ma famille, je ne pense point sans effroi qu'un seul mot y peut causer un désordre irréparable. Après six ans passés dans une si parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari si sage et si bon, qui n'a d'autre volonté que celle de son heureuse épouse, ni d'autre plaisir que de voir régner dans sa maison l'ordre et la paix? Contristerai-je par des troubles domestiques les vieux jours d'un pere que je vois si content, si charmé du

bonheur de sa fille et de son ami? Exposerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables et qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou scandaleuse, à se voir les tristes victimes de la discorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juste indignation, agité par la jalousie, et une mere infortunée et coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar estimant sa femme; que sais-je ce qu'il sera ne l'estimant plus? Peut-être n'est-il si modéré que parce que la passion qui domineroit dans son caractere n'a pas encore eu lieu de se développer. Peut-être sera-t-il aussi violent dans l'emportement de la colere qu'il est doux et tranquille tant qu'il n'a nul sujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point aussi quelques-uns à moi-même? Six ans d'une vie honnête et réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeunesse, et faut-il m'exposer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis si long-tems? Je te l'avoue, ma cousine, je ne tourne point sans répugnance les yeux sur le passé; il m'humilie jusqu'au découragement, et je suis trop sensible à la honte pour en supporter l'idée sans retomber dans une sorte de désespoir. Le tems qui s'est écoulé depuis mon mariage est

celui qu'il faut que j'envisage pour me rassurer. Mon état présent m'inspire une confiance que d'importuns souvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon coeur des sentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouse et de mere m'éleve l'ame et me soutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans et leur pere autour de moi, il me semble que tout y respire la vertu; ils chassent de mon esprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence est la sauve-garde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, et j'ai tant d'horreur pour tout ce qui blesse l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me sens si loin de ce que j'étois, si sûre de ce que je suis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'est étranger et que je ne suis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude et d'anxiété dans lequel je flotte sans cesse en ton absence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, résolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laisser l'embarras, et ne se fiant pas trop non plus, je pense, à notre zele à le poursuivre. Dans

l'intervalle de son départ à son retour, je resterai seule avec mon mari, et je sens qu'il sera presque impossible que mon fatal secret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu sais que M. de Wolmar quitte souvent la compagnie et fait volontiers seul des promenades aux environs: il cause avec les paysans; il s'informe de leur situation; il examine l'état de leurs terres; il les aide au besoin de sa bourse et de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promene qu'avec moi; il quitte peu sa femme et ses enfans, et se prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendrissement sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les occasions d'en manquer, et qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon coeur, je le sens; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre nous, et avec toutes les précautions que la prudence autorise, reviens et fais de moins longues absences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, et ce qui reste importe assez pour me coûter le plus à di-

re. Tu ne m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfans ou avec mon mari, mais sur-tout quand je suis seule avec ta pauvre Julie, et la solitude m'est dangereuse précisément parce qu'elle m'est douce, et que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas, tu le sais, que mon coeur se ressente encore de ses anciennes blessures; non, il est guéri, je le sens, j'en suis très-sûre, j'ose me croire vertueuse. Ce n'est point le présent que je crains; c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel; on s'attendrit par réminiscence; on a honte de se sentir pleurer, et l'on n'en pleure que d'avantage. Ces larmes sont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'est plus rien; mais je pleure les maux qu'il a causés; je pleure le sort d'un homme estimable que des feux indiscretement nourris ont privé du repos et peut-être de la vie. Hélas! sans doute il a péri dans ce long et périlleux voyage que le désespoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ses nouvelles; près de quatre ans se sont écoulés depuis son départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est, a souffert mille désastres, qu'elle a perdu les trois quarts

de ses équipages, que plusieurs vaisseaux sont submergés, qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus, il n'est plus. Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la tristesse bien plus cruelle auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah! ma chère! Quelle ame c'étoit que la sienne!... comme il savoit aimer!... il méritoit de vivre... il aura présenté devant le souverain Juge une ame foible, mais saine et aimant la vertu.... Je m'efforce en vain de chasser ces tristes idées; à chaque instant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a besoin de tes soins; et puisque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

Regarde que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi! Plus sage et plus heureuse, si les mêmes raisons te manquent, ton coeur en sent-il moins le besoin? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mi-

eux convenir que celle ci? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne; car malgré ta dissimulation, je connois ta maniere d'y vivre, et ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour; c'est que ta douleur est toujours concentrée et solitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi; je ne blâme point tes regrets: je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d'honorer la mémoire d'un si tendre époux; mais je te blâme, après avoir passé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, et de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fachée de t'affliger, ah! tu ne connois pas la véritable affliction! Si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des coeurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant que n'a pas le contentement? et l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour

le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines?

Voilà, ma chére, des considérations que tu devrois faire, et auxquels il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble; il assure te l'avoir dit à toi-même, et il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit, le mien est pris, et je ne changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux rustiques, et l'attachement que trois ans de séjour m'ont donné pour ma maison de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'est de déménager avec toute une famille; et combien ce seroit abuser de la complaisance de mon pere de le transplanter si souvent. Hé bien! si tu ne veux pas quitter ton ménage et venir gouverner le mien, je suis résolue à prendre une maison à Lausanne où nous

irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-dessus; tout le veut; mon coeur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conservé, ma raison recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rappelle, et sans toi je ne suis riens. Viens donc ma bien-aimée, mon ange tutélaire, viens conserver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras sur l'éducation de mes fils, je veillerai sur celle de ta fille, nous nous partagerons les devoirs de mere, et nous en doublerons les plaisirs. Nous éleverons nos coeurs ensemble à celui qui purifia le mien par tes soins, et n'ayant plus rien à desirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le sein de l'innocence et de l'amitié.

LETTRE II.

REPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

Mon Dieu, cousine, que ta lettre m'a donné de plaisir! Charmante précheuse! . . . . . . char-

man-

mante, en vérité. Mais prêcheuse pourtant. Pérorant à ravir: des oeuvres, peu de nouvelles. L'architecte Ath nien! ... ce beau diseur! .... tu sais bien .... dans ton vieux Plutarque .... Pompeuses descriptions, superbe temple! .... quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni; l'air simple, grave et posé ..... comme qui diroit, ta cousine Claire ...., D'une voix creuse, lente et même un peu nasale .... Ce qu'il a dit, je le ferai. Il se tait, et les mains de battre! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant nous sommes ces deux Architectes; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premierement, que nous nous aimions; et puis, que je t'étois nécessaire; et puis, que tu me l'étois aussi; et puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y faloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule? Sans mentir tu es une éloquente personne! Oh bien, que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon

coeur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, et selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle et de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non seulement, je resolus dès-lors de passer le reste de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, et ce nom de mari trouvé par plaisanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, et me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés et à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses: ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un portefeuille, et de te présenter l'un et l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mere, la fille et leur bien, c'est-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-

la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'est désormais son affaire et la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée, il falut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choisis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar: ne le connoitrois-tu point? Mon mari, cousine? Oui, ton mari, cousine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un sécret qu'il lui importe de ne pas savoir, est celui qui t'en a sçu taire un qu'il t'eût été si doux d'apprendre. C'étoit là le vrai sujet de tous ces entretiens mystérieux dont tu nous faisois si comiquement la guerre. Tu vois comme ils sont dissimulés, ces maris. N'est-il pas bien plaisant que ce soient eux qui nous accusent de dissimulation? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, et comme celle qui n'exhale ses sentimens qu'à mesure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable, je voulois que quand tu lui proposerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empressement, et se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, et que tu dois bien re-

tenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. „Petite cousine, je connois „Julie . . . je la connois bien . . . mieux qu'elle „ne croit, peut-être. Son coeur est trop hon„nête pour qu'on doive résister à rien de ce „qu'elle desire, et trop sensible pour qu'on le „puisse sans l'affliger. Depuis cinq ans que „nous sommes unis, je ne crois pas qu'elle ait „reçu de moi le moindre chagrin, j'espere mou„rir sans lui en avoir jamais fait aucun." Cousine, songes-y bien: voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscretement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou plus de confiance en ta douceur, et j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton coeur te ramenoit souvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de secondes nôces, et que je t'aimois mieux que toute autre chose, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre; je perce jusqu'au plus profond de ton ame, et c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon, qui te faisoit si heureusement prendre

le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne fais pas mal prendre, et avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, et m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire long-tems; et tu t'es bientôt rassurée. Cependant, je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe, on n'achete la liberté que par l'esclavage, et il faut commencer par être servante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête homme et m'aimoit si tendrement, que je l'aimai sincerement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avanta-

geuse que celle que j'en avois conçue, et détruisit les impressions que m'en avoit laissé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse et ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois désolé, et je sens qu'il me faloit un aussi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'est de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légére eût été plus folâtre; je l'aurois préférée, et je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente et pouvoir rire plus souvent.

A cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta situation. Je n'ai pas besoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une passion mal réglée. Je les vis en frémissant. Si tu n'avois risqué que ta vie, peut-être un reste de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée: mais la tristesse et l'effroi pénétrèrent mon ame, et jusq'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la sentis. Elle a beaucoup fait sur ton bon coeur, et je ne cesserai de bénir ces heureses larmes qui sont peut-être la cause de ton retour au bien.

Voilà comment s'eſt paſſé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge ſi depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois eſpérer d'en retrouver un autre qui fût autant ſelon mon coeur, et ſi je ſuis tentée de le chercher? Non, couſine, le mariage eſt un état trop grave; ſa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriſte et me ſied mal; ſans comter que toute gêne m'eſt inſupportable. Penſe, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant ſept ans ſept petites fois a mon aiſe! Je ne veux pas faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve aſſez piquante, aſſez mariable encore, et je crois, que ſi j'étois homme, je m'accommoderois aſſez de moi. Mais me remarier, couſine! Ecoute, je pleure bien ſiincerement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour paſſer l'autre avec lui; et pourtant s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parce que je l'avois déja pris.

Je viens de t'expoſer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les ſoins de M. de Wolmar, c'eſt que les difficultés ſemblent croître avec mon zele à les ſurmonter. Mais mon zele ſera le plus

fort, et avant que l'été se passe, j'espere me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, et d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'est à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y trouver des vestiges de celui qui me la rendoit chére. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans appercevoir quelque signe de sa tendresse et de la bonté de son coeur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur mon humeur? Si je pleure en ton absence, et si je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'est que tu me consoles de tout, et que je ne sais plus m'affliger de rien quand je te possede.

Tu as dit bien des choses en faveur de notre ancienne amitié: mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur; c'est de te cherir quoique tu m'eclipses. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse. Il s'étend jusques sur les volontés, et je l'éprouve plus que personne. Comment cela se fait-il, cou-

fine? Nous aimons toutes deux la vertu; l'honnêteté nous est également chére; nos talens sont les mêmes; j'ai presque autant d'esprit que toi, et ne suis guères moins jolie. Je sais fort bien tout cela, et malgré tout cela tu m'en imposes, tu me subjugues, tu m'atteres, ton génie écrase le mien, et je ne suis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaisons que tu te reprochois, et que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'ascendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foiblesse que je blâmois me sembloit presque une vertu; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems là même, je ne t'abordois point sans un certain mouvement de respect involontaire, et il est sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit nécessaire pour me rendre ton amie: naturellemant, je devois être ta servante. Explique si tu peux cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais si fait pourtant, je l'entends un peu, et je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'est que ton coeur vivifie tous ceux qui l'environnent et leur donne pour ainsi dire un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire hommage, puisqu'ils ne l'auroient point eu sans

lui. Je t'ai rendu d'importans fervices, j'en conviens; tu m'en fais fouvenir fi fouvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point; fans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Eft-il poffible de te voir long-tems fans fe fentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu et des douceurs de l'amitié? Ne fais-tu pas que tout ce qui t'approche eft par toi-même armé pour ta défenfe, et que je n'ai par-deffus les autres que l'avantage des gardes de Séfoftris, d'être de ton âge et de ton fexe, et d'avoir été élevée avec toi? Quoi qu'il en foit, Claire fe confole de valoir moins que Julie, en ce que fans Julie elle vaudroit bien moins encore; et puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand befoin l'une de l'autre, et que chacune des deux y perdroit beaucoup fi le fort nous eût féparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eft le rifque de ton fecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Confidère je t'en conjure? que ce qui te porte à le garder eft une raifon forte et folide, et que ce qui te porte à le révéler n'eft qu'un fentiment aveugle. Nos foupçons mêmes que ce fecret n'en eft plus un pour celui qu'il in-

térelle, nous font une raifon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonfpection. Peut-être la réferve de ton mari eft-elle un exemple et une leçon pour nous: car en de pareilles matieres il y a fouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer et ce qu'on eft forcé de favoir. Attends donc, je l'éxige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preffentimens étoient fondés et que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui refteroit à prendre feroit de laiffer fon hiftoire et tes malheurs enfevelis avec lui. S'il vit, comme je l'efpere, le cas peut devenir différent; mais encore faut-il que ce cas fe préfente. En tout état de caufe crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers confeils d'un infortuné dont tous les maux font ton ouvrage?

A l'égard des dangers de la folitude, je conçois et j'approuve tes allarmes, quoique je les fache très-mal fondées. Tes fautes paffées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du préfent, et tu la ferois bien moins s'il te reftoit plus de fujet de l'être. Mais je ne puis te paffer ton effroi fur le fort de notre pauvre ami. A préfent que tes affections ont changé d'efpece, crois qu'il ne m'eft pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des preffentimens tout

contraires aux tiens, et mieux d'accord avec la raison. Milord Edouard a reçu deux fois de ses nouvelles, et m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà passé les dangers dont tu parles. Tu sais cela aussi-bien que moi et tu t'affliges comme si tu n'en savois rien. Mais ce que tu ne sais pas, et qu'il faut t'apprendre, c'est que le vaisseau sur lequel il est, a été vu ilya deux mois à la hauteur des Canaries, faisant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, et dont il n'a pas manqué de me faire part, selon sa coutume de m'instruire des affaires publiques beaucoup plus exáctement que des siennes. Le coeur me dit, à moi, que nous ne serons pas long-tems sans recevoir des nouvelles de notre philosophe, et que tu en seras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il est en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! fosse or qui quel miser pur
un poco,
Ch' è già di piangere e di viver
lasso! *)

---

*) Eh! que n'est-il un moment ici ce pauvre malheureux déjà las de souffrir et de vivre!
Petr.

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre et partage la douce espérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni seule ni la premiere, et que l'exécution en est plus avancée que tu ne pensois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie: il vaut mieux tarder à se rejoindre que d'avoir encore à se séparer.

Hé bien! belle Madame, ai-je tenu parole, et mon triomphe est-il complet? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, et qu'on reconnoisse humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié. *)

---

*) Que cette bonne Suissesse est heureuse d'être gaie, quand elle est gaie sans esprit, sans naïveté, sans finesse! Elle ne se doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire passer la bonne humeur. Elle ne sait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour soi mais pour les autres, et qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE A Mde. D'ORBE.

Ma cousine, ma bienfaictrice, mon amie; j'arrive des extrêmités de la terre, et j'en rapporte un coeur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémispheres; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diametre entre nous; j'ai fait le tour entier du globe et n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image plus vite que la mer et les vents, nous suit au bout de l'univers, et partout où l'on se porte avec soi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir! Hélas, ils mettoient un si grand prix à la vie! et moi je leur ai survécu . . . Peut-être étois-je en effet moins à plaindre; les miseres de mes compagnons m'étoient plus sensibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient souffrir plus que moi. Je me disois; je suis mal ici, mais il est un coin sur la terre où je suis heureux et paisible, et je me dédommageois au bord du lac

de Genève de ce que j'endurois sur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances; Milord Edouard m'apprend que vous jouissez toutes deux de la paix et de la santé, et que si vous, en particulier, avez perdu le doux titre d'épouse, il vous reste ceux d'amie et de mere, qui doivent suffire à votre bonheur.

Je suis trop pressé de vous envoyer cette lettre pour vous faire à présent un détail de mon voyage. J'ose espérer d'en avoir bientôt une occasion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une legére idée, plus pour exciter que pour satisfaire votre curiosité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de vous parler et suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le Commandant ait ramené de son escadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, et dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'empire. J'ai vu les côtes du Brésil où Lisbonne et Londres puisent leurs trésors, et dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or et les diamans sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique;

j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes:

E in mar dubbioso sotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e'l vento infido. *)

J'ai vu de loin le séjour de ces prétendus géants **) qui ne sont grands qu'en courage, et dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple et frugale que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une Isle déserte et délicieuse, douce et touchante image de l'antique beauté de la nature, et qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'asyle à l'innocence et à l'amour persécutés: mais l'avide Européen suit son humeur farouche en empêchant l'Indien paisible de l'habiter, et se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu sur les rives du Mexique et du Pérou le même spectacle que dans le Brésil; j'en ai vu les rares et infortunés habitans, tristes restes de deux puissans peuples, accablés de fers, d'opprobres et de miseres au milieu de

*) Et sur des mers suspectes, sous un pôle inconnu j'éprouvai la trahison de l'onde et l'infidélité des vents.

**) Les Patagons.

leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entiere sans résistance et sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savans, humains et polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai cotoyé presque toute la partie Occidentale de l'Amérique; non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte et la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un hémisphere du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse et la plus illustre nation de l'Univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célebre et n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, et le sera jusqu'à la fin des siecles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite et charlatan;

parlant beaucoup ſans rien dire, plein d'eſprit ſans aucun génie, abondant en ſignes et ſtérile en idées; poli, complimenteur, adroit, fourbe et fripon; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en ſimagrées, et ne connoit d'autre humanité que les ſalutations et les révérences. J'ai ſurgi dans une ſeconde Isle déſerte plus inconnue, plus charmante encore que la premiere, et où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le ſeul peut-être qu'un exil ſi doux n'épouvanta point; ne ſuis-je pas déſormais par tout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délices et d'effroi ce que peut tenter l'induſtrie humaine pour tirer l'homme civiliſé d'une ſolitude où rien ne lui manque, et le replonger dans un gouffre de nouveaux beſoins.

J'ai vu dans le vaſte Océan où il devroit être ſi doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaiſſeaux ſe chercher, ſe trouver, s'attaquer, ſe battre avec fureur, comme ſi cet eſpace immenſe eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre, le fer et les flammes. Dans un combat aſſez court, j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des bleſſés et les gémiſſemens des

mourans. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, et s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Afrique, par les soins de ce peuple avare, patient et laborieux, qui a vaincu par le tems et la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes et malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur et de pitié, et voyant la quatrieme partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide et fier, dont l'exemple et la liberté rétablissoient à mes yeux l'honneur de mon espece, pour lequel la douleur et la mort ne sont rien, et qui ne craint au monde que la faim et l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand homme, et pour dire encore plus peut-être le digne ami d'Edouard Bomston: mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Ju-

lie d'Etange, et qui puiffe confoler de leur perte un coeur qui fçut les aimer.

Comment vous parler de ma guérifon? C'eft de vous que je dois apprendre à la connoitre. Reviens-je plus libre et plus fage que je ne fuis parti? J'ofe le croire et ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon coeur; vous favez s'il eft poffible qu'elle s'en efface; mais fon empire eft plus digne d'elle, et fi je ne me fais pas illufion elle regne dans ce coeur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma coufine, il me femble que fa vertu m'a fubjugué, que je ne fuis pour elle que le meilleur et le plus tendre ami qui fut jamais; que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même; ou plutôt il me femble que mes fentimens ne fe font pas affoiblis, mais rectifiés, et avec quelque foin que je m'examine, je les trouve auffi purs que l'objet qui les infpire. Que puis-je vous dire de plus jufqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi? Je fuis fincere et vrai; je veux être ce que je dois être; mais comment répondre de mon coeur avec tant de raifons de m'en défier? Suis-je le maître du paffé? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré? Comment diftingue-

tai-je par la feule imagination ce qui eft de ce qui fut? et comment me repréfenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante? Quoique vous penfiez, peut-être, du motif fecret de mon empreffement, il eft honnête et raifonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye et m'examinez vous-même, ou laiffez-moi voir Julie et je faurai ce que je fuis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je pafferai près de vous, et je ne vous verrois point! Penfez-vous que cela fe puiffe? Eh! fi vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie; mais pourquoi l'exigeriez-vous? N'êtes-vous pas cette même Claire, auffi bonne et compatiffante que vertueufe et fage, qui daigna m'aimer dès fa plus tendre jeuneffe, et qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout *). Non, non chére et charmante amie, un fi cruel refus ne feroit ni de vous, ni fait pour moi, il

*) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de fa vie? Malheureux queftionneur! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime; il lui doit tout.

ne mettra point le comble à ma misere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon coeur à vos pieds. Je vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroître. Elle a déploré si long-tems l'ouvrage de ses charmes, ah! qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu!

P. S. Milord Edouard est retenu pour quelque tems encore ici par des affaires; s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous?

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR.

A L'AMANT DE JULIE.

Quoique nous ne nous connoissions pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage et la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son coeur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, et il vous offre

sa maison. L'innocence et la paix y regnent; vous y trouverez l'amitié, l'hospitalité, l'estime, la confiance. Consultez votre coeur; et s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez sans crainte. Vous ne partirez point d'ici sans y laisser un ami.

Wolmar.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empressement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE.

A L'AMANT DE JULIE.

(Dans cette lettre étoit incluse la précédente.)

Bien arrivé! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux; car je prétends que ce nom *) vous demeure, au moins dans notre société. C'est, je crois, vous dire assez qu'on n'entend

*) C'est celui qu'elle lui avoit donné devant ses gens à son précédent voyage. Voyez Tome II, Lettre XLII.

pas vous en exclure, à moins que cette exclusion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à pendre un peu plus de confiance en vos amis, et à ne plus reprocher à leur coeur des chagrins qu'ils partagent quand la raison les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils; il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage, et je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, et dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse, et plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un coeur honnête, satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser et de vous voir paisible et content; venez dans votre pays et parmi vos amis vous délasser de vos voyages et oublier tous les maux que vous avez soufferts. La der-

niere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, et mon amie étoit à l'extrémité; mais à présent qu'elle se porte bien, et que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle et presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que je n'ai point changé pour vous, et que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

Je me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne saurois trouver un moment de repos. Mon coeur agité, transporté, ne peut se contenir au-dedans de moi; il a besoin de s'épancher. Vous qui l'avez si souvent garanti du désespoir, soyez le cher dépositaire des premiers plaisirs qu'il ait goûtés depuis si long-tems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu sa voix; ses mains ont touché les

miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appellé son ami, son cher ami; elle m'a reçu dans sa maison; plus heureux que je ne fus de ma vie, je loge avec elle sous un même toit, et maintenant que je vous écris, je suis à trente pas d'elle.

Mes idées sont trop vives pour se succéder; elles se présentent toutes ensemble; elles se nuisent mutuellement. Je vais m'arrêter et reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une si longue absence m'étois-je livré près de vous aux premiers transports de mon coeur, en embrassant mon ami, mon libérateur et mon pere, que vous songeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes desirer dans l'espoir de m'y soulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer sitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me proposâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permission d'y venir; je l'obtins, je partis, et quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en songeant que j'allois m'approcher d'elle, je sentis du regret à m'éloigner de vous. Milord nous sommes quittes, ce seul sentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une chose à remarquer, c'est que je commençai de voir sous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais sorti de mon coeur. Jusques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de sa premiere jeunesse. J'avois toujours vu ses beaux yeux animés du feu qu'elle m'inspiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; son amour et le mien se mêloient tellement avec sa figure que je ne pouvois les en séparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente. Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole; elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refusoit opiniâtrèment des taches sur ce charmant visage, et sitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, et ce moment qui devoit passer si vîte revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le coeur me battit fortement, en me disant, elle est là. La même chose venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, et celle où elle n'est pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, et se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas! ce lieu seul est habité; tout le reste de l'univers est vuide.

Plus j'approchois de la Suisse, plus je me sentois ému. L'instant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Genève, fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri où des torrens de plaisirs avoient inondé mon coeur; l'air des Alpes si salutaire et si pur; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'Orient; cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'oeil humain fut jamais frappé; ce séjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aspect d'un peuple heureux et libre; la douceur de la saison, la sé-

rénité du climat; mille souvenirs délicieux qui réveilloient tous les sentimens que j'avois goûtés, tout cela me jettoit dans des transports que je ne puis décrire, et sembloit me rendre à la fois la jouissance de ma vie entiere.

En descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me resseroit le coeur et me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cause, croissoit à mesure que j'approchois de la ville; il ralentissoit mon empressement d'arriver, et fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait jusques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer; je parlois d'une voix altérée et tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cens livres, et prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre tems; mais j'appris avec un vrai chagrin que Mde. d'Orbe

étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient: il me fut impossible d'avaler un seul morceau; je suffoquois en buvant et ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur et le désespoir; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, et je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, et me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, et ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés sur l'avenue, j'attendois dans des transes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, cou-

rir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me sens tressaillir; je me retourne, je la vois, je la sens. O Milord! ô mon ami! ... je ne puis parler ... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste, me rendent en un moment la confiance, le courage et les forces. Je puise dans ses bras la chaleur et la vie, je pétille de joie en la serrant dans les miens. Un transport sacré nous tient dans un long silence étroitement embrassés, et ce n'est qu'après un si doux saisissement que nos voix commencent à se confondre, et nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là; je le savois, je le voyois; mais qu'aurois-je pu voir? Non, quand l'univers entier se fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon coeur à la moindre de ces caresses, tendres prémices d'une amitié pure et sainte que nous emporterons dans le Ciel! ...

Cette premiere impétuosité suspendue, Mde. de Wolmar me prit par la main, et se retournant vers son mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence et de candeur dont je me sentis pénétré; quoiqu'il soit mon ancien ami, je ne vous le présente pas, je le reçois de vous, et ce-

n'eſt qu'honoré de votre amitié qu'il aura déſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embraſſant, ils feront anciens à leur tour, et ne céderont point aux autres. Je reçus ſes embraſſemens, mais mon coeur venoit de s'épuiſer, et je ne fis que les reçevoir.

Après cette courte ſcene, j'obſervai du coin de l'oeil qu'on avoit détaché ma malle et remiſe ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, et je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amère et douce qu'elle étoit réellement plus belle et plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légeres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur et à la ſenſibilté; ſa contenance, non moins modeſte

eſt

est moins timide; un air plus libre et des graces plus franches ont succédé à ces manieres contraintes, mêlées de tendresse et de honte; et si le sentiment de sa faute la rendoit alors plus touchante, celui de sa pureté la rend aujourd'hui plus céleste.

A peine étions-nous dans le sallon qu'elle disparut, et rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas seule. Qui pensez-vous qu'elle amenoit avec elle? Milord! c'étoient ses enfans! ses deux enfans plus beaux que le jour, et portant déjà sur leur physionomie enfantine le charme et l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aspect? Cela ne peut ni se dire ni se comprendre; il faut le sentir. Mille mouvemens contraires m'assaillirent à la fois. Mille cruels et délicieux souvenirs vinrent partager mon cœur. O spectacle! ô regrets! Je me sentois déchirer de douleur et transporter de joie. Je voyois, pour ainsi dire, multiplier celle qui me fut si chére. Hélas! je voyois au même instant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, et mes pertes sembloient se multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les

enfans de votre amie; ils feront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Aussitôt ces deux petites créatures s'empresserent autour de moi, me prirent les mains, et m'accablant de leurs innocentes caresses tournerent vers l'attendrissement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un et l'autre, et les pressant contre ce coeur agité: chers et aimables enfans, dis-je avec un soupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puissiez-vous ressembler à ceux de qui vous tenez la vie; puissiez-vous imiter leurs vertus, et faire un jour par les vôtres la consolation de leurs amis infortunés! Mde. de Wolmar enchantée me sauta au cou une seconde fois, et sembloit me vouloir payer par ses caresses de celles que je faisois à ses deux fils. Mais qu'elle différence du premier embrassement à celui-là! Je l'éprouvai avec surprise. C'étoit une mère de famille que j'embrassois; je la voyois environnée de son époux et de ses enfans: ce cortege m'en imposoit. Je trouvois sur son visage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord; je me sentois forcé de lui porter une nouvelle sorte de respect; sa familiarité m'étoit presque à charge; quelque belle qu'elle me parût j'aurois baisé le bord de sa robe de meilleur coeur que sa joue: dès cet

instant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, et je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduisit ensuite au logement qui m'étoit destiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement; il n'est point celui d'un étranger, il ne sera plus celui d'un autre, et désormais il restera vuide ou accupé par vous. Jugez si ce compliment me fut agréable! mais je ne le méritois pas encore assez pour l'écouter sans confusion. M. de Wolmar me sauva l'embarras d'une réponse. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit si bien que je me trouvai plus à mon aise, et prenant le ton d'un homme instruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à son enfant, et me mit à force d'estime dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé; je n'oublierai point que j'ai la sienne et la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-il que mon coeur se resserre à ses bienfaits? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer soit le mari de Julie?

Cette journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de Mad. de Wolmar, son mari fut ap-

pellé pour quelque ordre à donner, et je restai seul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible et le moins prévu de tous. Que lui dire? comment débuter? Oserois-je rappeller nos anciennes liaisons, et des tems si présens à ma mémoire? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés ou que je ne m'en souciasse plus? Quel supplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de son coeur! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance; le feu me montoit au visage, je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, et je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête à-tête l'eût gênée en rien. Elle conserva le même maintien et les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant; elle continua de me parler sur le même ton; seulement, je crus voir qu'elle essayoit d'y mettre encore plus de gaieté et de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux et affectueux, comme pour m'encourager à me rassurer et à sortir.

d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages: elle vouloit en ſavoir les détails; ceux, ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés; car elle n'ignoroit pas, diſoit-elle, que ſon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah Julie! lui dis-je avec triſteſſe, il n'y a qu'un moment que je ſuis avec vous; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui parlai de vous, et ne pus le faire ſans lui retracer les peines que j'avois ſouffertes et celles que je vous avois données. Elle en fut touchée; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, et à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, et ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de ſourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle

eut fini, il me dit; vous voyez un exemple de la franchise qui regne ici. Si vous voulez sincerement être vertueux, apprenez à l'imiter: c'est la seule priere et la seule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystere aux actions innocentes, et quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci. Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye et entende; et pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme et la mienne, il me dit en la serrant; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre soeur et votre amie; traitez-la toujours comme telle; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi comme si je n'y étois pas; voilà tout ce que je

vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez sans inquiétude; car comme je me réserve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce discours m'auroit fort embarrassé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si grande autorité sur moi que j'y étois déjà presque accoutumé. Nous recommençâmes à causer paisiblement tous trois, et chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller Madame. Parlez-moi franchement, dit enfin son mari en m'interrompant; dans l'entretien de tout à l'heure disiez-vous Madame? Non, dis-je un peu déconcerté; mais la bienséance . . . la bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice; où la vertu regne, elle est inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme Julie en ma présence, ou Madame en particulier; cela m'est indifférent. Je commençai de counoître alors à quel homme j'avois à faire, et je résolus bien de tenir toujours mon coeur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuisé de fatigue avoit grand besoin de nourriture, et mon esprit de repos;

je trouvai l'un et l'autre à table. Après tant d'années d'absence et de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une forte de ravissement, je suis avec Julie, je la vois, je lui parle; je suis à table avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte; rien ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce et précieuse innocence, je n'avois point goûté tes charmes, et ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir!

Le soir en me retirant je passai devant la chambre des maîtres de la maison; je les y vis entrer ensemble; je gagnai tristement la mienne, et ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'est passée cette premiere entrevue, desirée si passionément, et si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je suis seul; je me suis efforcé de sonder mon coeur; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, et il m'est impossible de juger sitôt de mon véritable état. Tout ce que je sais très-certainement c'est que si mes sentimens pour elle n'ont pas changé d'espece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aspire toujours à voir

un tiers entre nous, et que je crains autant le tête-à-tête que je le desirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu sa cousine; cette aimable et chére amie à qui je dois tant, qui partagera sans cesse avec vous mon amitié, mes soins, ma reconoissance, et tous les sentimens dont mon coeur est resté le maître. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis et je veux m'observer de près. Je sais mon devoir et le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison; je l'ai résolu, je le jure; si je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.

LETTRE VII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

Si tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier et vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une espece de courbature, fruit de la fatigue et

du voyage, le retient dans sa chambre, et il a été saigné *) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir sitôt; et tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vît séparément les inséparables!

En vérité, ma cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, et j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore et qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi; mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, et de ce que j'éprouvois jadis, que je tire la sécurité de mon état présent, et dans des sentimens si divers la

*) Pourquoi saigné? Est-ce aussi la mode en Suisse?

différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé, et, ce qu'autrefois je n'aurois gueres imaginé possible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, et j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme et l'air ouvert qui convient à son caractere. Je l'avois toujours vu timide et craintif; la frayeur de me déplaire, et peut-être la secrete honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi, je ne sais quelle contenance servile et basse, dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime, il tient avec assurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts; il ne craint ni de se faire tort, ni de me faire affront en louant les choses louables, et l'on sent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit et sûr de lui-même, qui tire de son propre coeur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trou-

ve aussi que l'usage du monde et l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique et tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il est moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup observé, moins pressé d'établir des propositions universelles depuis qu'il a tant vû d'exceptions, et qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'esprit de systêmes; de sorte qu'il est devenu moins brillant et plus raisonnable, et qu'on s'instruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'est plus si savant.

Sa figure est changée aussi et n'est pas moins bien; sa démarche est plus assurée; sa contenance est plus libre; son port est plus fier, il a rapporté de ses campagnes un certain air martial qui lui sied d'autant mieux, que son geste, vif et prompt quand il s'anime, est d'ailleurs plus grave et plus posé qu'autrefois. C'est un marin dont l'attitude est flegmatique et froide, et le parler bouillant et impétueux. A trente ans passés, son visage est celui de l'homme dans sa perfection et joint au feu de la jeunesse la majesté de l'âge mûr. Son teint n'est pas reconnoissable; il est noir comme un more, et de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chére, il te faut tout dire: ces marques me font quelque peine à regarder, et

je me surprends souvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'examiner. Après une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité; mais si cette curiosité semble tenir de l'ancien empressement, quelle différence dans la maniere aussi bien que dans le motif! Si nos regards se rencontrent moins souvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il semble que nous ayons une convention tacite pour nous considérer alternativement. Chacun sent, pour ainsi dire, quand c'est le tour de l'autre et détourne les yeux à son tour. Peut-on revoir sans plaisir, quoique l'émotion n'y soit plus, ce qu'on aima si tendrement autrefois, et qu'on aime si purement aujourd'hui? Qui sait si l'amour-propre ne cherche point à justifier les erreurs passées? Qui sait si chacun des deux, quand la passion cesse de l'aveugler, n'aime point encore à se dire; je n'avois pas trop mal choisi? Quoi qu'il en soit, je te le répete sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens, je m'en applaudis; je rougirois de ne les avoir pas, comme

d'un vice de caractere et de la marque d'un mauvais coeur. Quant à lui, j'ose croire qu'après la vertu, je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime; je m'honore à mon tour de la sienne et mériterai de la conserver. Ah! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi, cousine, tu connoitrois que je lui suis encore chéré!

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'est que M. de Wolmar la partage, et qu'il en pense par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux soirs, en se félicitant du parti qu'il a pris et me faisant la guerre de ma résistance. Non, me disoit-il hier, nous ne laisserons point un si honnête homme en doute sur lui-même; nous lui apprendrons à mieux compter sur sa vertu, et peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne pensez du fruit des soins que nous allons prendre. Quant à présent, je commence déjà par vous dire que son caractere me plait, et que je l'estime sur-tout par un côté dont il ne se doute gueres, savoir la froideur

qu'il à vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inspire; je ne saurois vous dire combien je craignois d'en être caressé. C'étoit la premiere épreuve que je lui destinois; il doit s'en présenter une seconde *) sur laquelle je l'observerai; après quoi je ne l'observerai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractere: car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis et complaisant avec mon pere, quoi qu'il y eût un si grand intérêt et que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource, et ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari; il y a entre votre pere et lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni systêmes ni préjugés, je suis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait; un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne: mais je lui ai ravi

---

*) La lettre où il étoit question de cette seconde épreuve a été supprimée; mais j'aurai soin d'en parler dans l'occasion.

ſon bien, il ne me le pardonnera pas ſitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement quand il ſera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêcha pas de le voir de bon oeil. S'il me careſſoit à préſent il feroit un fourbe; s'il ne me careſſoit jamais il feroit un monſtre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en ſommes, et je commence à croire que le Ciel bénira la droiture de nos coeurs et les intentions bienfaiſantes de mon mari. Mais je ſuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails: tu ne mérites pas que j'aye tant de plaiſir à m'entretenir avec toi; j'ai réſolu de ne te plus rien dire, et ſi tu veux en ſavoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te diſe encore ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de cette lettre. Tu ſais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il ſçut eſſuyer mes pleurs et diſſiper ma honte. Soit que je ne lui euſſe rien appris, comme tu l'as aſſez raiſonnablement conjecturé, ſoit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pou-

pouvoit être dictée que par le repentir, non-seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir redoublé de soins, de confiance, d'estime, et vouloir me dédommager à force d'égards de la confusion que cet aveu m'a coûté. Ma cousine, tu connois mon coeur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite!

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je pusse employer; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, et de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, et de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu de cette maniere, et si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre il s'est moqué de moi, et n'a pas eu la complaisance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé: le plus franc et le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue; étoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit? Hé bien, a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage et ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux; le mariage est un état trop austere et trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de coeur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, et il est bon qu'une femme honnête et sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumieres, et les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matieres. Quoique vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, et que vos confidences

n'en soient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie et à votre époux, mais non pas de la même maniere: et si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, et que vous ne serez à votre aise ni avec l'un ni avec l'autre. C'est pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainsi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la juste honte de me louer en ma présence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaisir de dire à votre amie combien votre mari vous est cher, à moi, celui de penser que dans vos plus secrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie! Julie! a-t-il ajouté en me serrant la main, et me regardant avec bonté, vous abaisserez-vous à des précautions si peu dignes de ce que vous êtes, et n'apprendrez-vous jamais à vous estimer votre prix?

Ma chére amie, j'aurois peine à dire com-

ment s'y prend cet homme incomparable, mais je ne fais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye il m'éleve au-dessus de moi-même, et je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

Reponse de Mde. d'Orbe a Mde. de Wolmar.

Comment, cousine, notre voyageur est arrivé, et je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique? Ce n'est pas lui, je t'en avertis, que j'accuse de ce délai; car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi: mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis son ancien métier d'esclave, et je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude grave et formaliste comme moi fasse les avances, et que toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir et crotu, *) qui a passé quatre fois sous le soleil et vu le pays des épi-

---

*) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

eès! Mais tu me fais rire fur-tout quand tu te preſſes de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien ſavoir de quoi tu te mêles? C'eſt mon métier de quereller; j'y prends plaiſir, je m'en acquitte à merveille, et cela me va très-bien: mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, et ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus et ton oeil ſuppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu paſſerois ta vie à demander pardon, ſi non par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à préſent demande-moi pardon de toutes manieres. Le beau projet que celui de prendre ſon mari pour ſon confident, et l'obligeante précaution pour une auſſi ſainte amitié que la nôtre! Amie injuſte, et femme puſillanime! à qui te fieras-tu de ta vertu ſur la terre, ſi tu te défies de tes ſentimens et des miens? Peux-tu, ſans nous offenſer toutes deux, craindre ton coeur et mon indulgence dans les noeuds ſacrés où tu vis? J'ai peine à comprendre comment la ſeule idée d'admettre un tiers dans les ſecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aiſe avec toi; mais ſi je ſavois que l'oeil

d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaisir à t'écrire; insensiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réserve, et nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous exposoit ta sotte défiance, si ton mari n'eût été plus sage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'espérois, et moins que je ne le suis moi-même à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du coeur humain en savent moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des femmes sensibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entiere est employée à parler de notre ami, et n'auroit point vu l'apostille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apostille, il y a dix ans, mon enfant, je ne sais comment tu aurois fait, mais l'ami y seroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore observé l'attention que tu as mise à examiner son hôte, et le plaisir que tu prends à le décrire; mais il man-

geroit Ariſtote et Platon avant de favoir qu'on regarde ſon amant et qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un ſang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obſervés ſéroient échappés à une autre, et moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te feront échappés. Quelque différent que ton hôte ſoit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore que ſi ton coeur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en ſoit, tu détournes les yeux quand il te regarde; c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, couſine! Tu ne les baiſſes donc plus? car ſurement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela?

Une autre choſe très capable d'inquiéter un mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant et d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous des amis; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoit trop bien pour s'en allar-

mer. Le moyen que dans un coeur si tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour? Ecoute, cousine, tout ce, que je te dis là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès sont sensibles et c'est beaucoup. Je ne comptois que sur ta vertu, et je commence à compter aussi sur ta raison: je regarde à présent ta guérison sinon comme parfaite, au moins comme facile, et tu en as précisément assez fait pour te rendre inexcusable si tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apóstille j'avois déjà remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant il eût, s'il se pouvoit, redoublé pour toi d'estime; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite et beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, et jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne feroit rien pour une autre; mais, cousine, souviens-t-en toujours, celle que la jeunesse et la figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pen-

fant aux maux qu'il avoit foufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui reftât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, et qu'il ne t'en reftât pas, pour exercer la fienne.

Je reviens au principal fujet de ta lettre; tu fais qu'à celle de notre ami, j'ai volé; le cas étoit grave. Mais à préfent fi tu favois dans quel embarras m'a mis cette courte abfence et combien j'ai d'affaire à la fois, tu fentirois l'impoffibilité où je fuis de quitter derechef ma maifon fans m'y donner de nouvelles entraves et me mettre dans la néceffité d'y paffer encore cet hiver; ce qui n'eft pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, et nous rejoindre fix mois plutôt? Je penfe auffi qu'il ne fera pas inutile que je caufe en particulier et un peu à loifir avec notre philofophe; foit pour fonder et raffermir fon coeur: foit pour lui donner quelques avis utiles fur la maniere dont il doit fe conduire avec ton mari et même avec toi; car je n'imagine pas que tu puiffes lui parler bien librement là-deffus, et je vois par ta lettre même qu'il a befoin de confeil. Nous avons pris une fi grande habitude de le gouverner, que nous fom-

mes un peu refponfables de lui à notre propre confcience, et jufqu'à ce que fa raifon foit entierement libre, nous y devons fuppléer. Pour moi, c'eft un foin que je prendrai toujours avec plaifir; car il a eu pour mes avis des déférences coûteufes que je n'oublierai jamais, et il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'eft plus, que j'eftime et que j'aime autant que lui. Je lui réferve auffi pour fon compte le plaifir de me rendre ici quelques fervices.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, et quelques affaires épineufes où j'aurai befoin à mon tour de fes lumieres et de fes foins. Au refte, je compte ne le garder que cinq ou fix jours tout au plus, et peut-être te le renverrai-je dès le lendemain; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, et l'oeil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, fitôt qu'il fera remis de me l'envoyer, c'eft-à-dire, de le laiffer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu fais bien que fi je ris quand je pleure et n'en fuis pas moins affligée, je ris auffi quand je gronde et n'en fuis pas moins en colere. Si tu es bien fage et que tu faffes les chofes de bonne

grace; je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir, et très-grand plaisir; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? Porte-t-il un grand sabre? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu, que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE IX.

DE MDE. D'ORBE.

A MDE. DE WOLMAR.

Tiens, cousine, voilà ton esclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, et il a porté ses fers de si bon coeur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer sitôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dé-

daigne les serviles bienséances et sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion sans savoir pourquoi; et tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée là me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, sais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici? Premierement il étoit avec moi, et je prétends que c'est déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas et me rendoit service dans mes affaires; un ami ne s'ennuye point à cela. Une troisieme chose que tu as déjà devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi, et si nous ôtions le tems qu'a duré cette causerie de celui qu'il a passé ici, tu verrois qu'il m'en est fort peu resté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaisie de s'éloigner de toi pour avoir le plaisir d'en parler? Pas si bizarre qu'on diroit bien. Il est contraint en ta présence; il faut qu'il s'observe incessamment; la moindre indiscrétion deviendroit un crime, et dans ces momens dangereux le seul devoir se laisse entendre aux coeurs honêtes: mais loin de ce qui nous fut cher on se permet d'y songer encore. Si l'on étouffe un sentiment devenu coupable, pourquoi se reprocheroit-on de l'avoir eu tandis

qu'il ne l'étoit point? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel? Voilà, je pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut se permettre. Il a recommencé pour ainsi dire la carriere de ses anciennes amours. Sa premiere jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ses confidences; il rappelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon coeur les charmes d'une flamme innocente . . . sans doute il les embellissoit!

Il m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi, et ce qu'il m'en a dit tient plus du respect et de l'admiration que de l'amour; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassuré sur son coeur que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce coeur trop sensible un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton; mais j'ai remarqué depuis long-tems que personne ne peut ni te voir, ni penser à toi de sang froid, et si l'on joint au sentiment universel que ta vue inspire le sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile

et peut-être impossible qu'avec la vertu la plus austere il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même; mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs et des tiens, et que l'idée de Julie méprisable et corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, et je te prie d'y faire attention; évite les détails sur le passé et je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me serois mise à genoux s'il m'eût laissé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur et l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un transport d'indignation me le faisant toucher attaché sur son cœur, le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine, le voilà ce portrait, le seul bien qui me reste,

et qu'on m'envie encore! Soyez ſûre qu'il ne me ſera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, couſine, ſoyons ſages et laiſſons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui s'il s'obſtine à le garder.

Après avoir bien épanché et ſoulagé ſon coeur, il m'a paru aſſez tranquille pour que je puſſe lui parler de ſes affaires. J'ai trouvé que le tems et la raiſon ne l'avoient point fait changer de ſyſtême, et qu'il bornoit toute ſon ambition à paſſer ſa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet ſi honnête, ſi convenable à ſon caractere, et ſi digne de la reconnoiſſance qu'il doit à des bienfaits ſans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis: mais que M. de Wolmar avoit gardé le ſilence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite aſſez ſinguliere de ton mari, et à d'autres indices, je ſoupçonne qu'il a ſur notre ami quelque vue ſecrete qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire et fions-nous à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte; il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure et ſes manieres, et c'eſt un ſigne aſſez favorable que

tu l'ayes observé plus exactement que je n'aurois cru: mais ne trouves-tu pas que ses longues peines et l'habitude de les sentir ont rendu sa physionomie encore plus intéressante qu'elle n'étoit autrefois? Malgré ce que tu m'en avois écrit je craignois de lui voir cette politesse maniérée, ces façons singeresses qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, et qui dans la foule des riens dont on y remplit une journée oisive se pique d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas sur certaines ames, soit que l'air de la mer l'ait entierement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace; et dans tout l'empressement qu'il ma témoigné, je n'ai vu que le desir de contenter son coeur. Il m'a parlé de mon pauvre mari; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler, et ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts et s'est plaint que je la gâtois; il s'est livré avec zele à mes affaires et n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau; je me serois fatiguée à passer d'une cham-

chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours; mon éventail resta bien une grande seconde à terre sans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il sait les bon airs. *) A table, je lui ai demandé souvent sa tabatiere qu'il n'appelle pas sa boëte; toujours il me l'a présentée avec la main, jamais sur une assiette comme un laquais; il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au moins par repas, et je parie que s'il nous restoit cet hiver, nous le verrions,

*) A Paris on se pique sur-tout de rendre la société commode et facile, et c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette facilité. Tout est usages et loix dans la bonne compagnie. Tous ces usages naissent et passent comme un éclair. Le savoir-vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour. Le tout pour être simple.

assis avec nous autour du feu, se chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, cousine; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conservé cette bon-hommie. Au reste, il me semble que tu dois trouver notre philosophe empiré dans un seul point; c'est qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent; ce qui ne peut se faire qu'à ton préjudice; sans aller pourtant, je pense, jusqu'à le raccommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il est plus grave et plus sérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le moi bien soigneusement jusq'à mon arrivée. Il est précisément comme il me le faut, pour avoir le plaisir de le désoler tout le long du jour. . . . . . .

Admire ma discrétion; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoye, et qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma lettre, et toi qui sais combien j'en suis idolâtre et combien j'ai raison de l'être; toi dont l'avarice étoit si en peine de ce présent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle est déjà dans tes bras; elle est plus heureuse que sa mere; mais dans deux mois je serai plus

heureuse qu'elle; car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas! chére cousine, ne m'as-tu pas déjà toute entiere? où tu es, où est ma fille, que manque-t-il encore de moi? La voilà cette aimable enfant; reçois-la comme tienne; je te la cede; je te la donne; je résigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré; sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta Bru, et pour me la rendre plus chére encore, fais-en s'il se peut une autre Julie. Elle te ressemble déjà de visage; à son humeur, j'augure qu'elle sera grave et prêcheuse; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuse d'avoir fomentés, tu verras que ma fille se donnera les airs d'être ma cousine; mais plus heureuse elle aura moins de pleurs à verser et moins de combats à rendre. Si le Ciel lui eût conservé le meilleur des peres, qu'il eût été loin de gêner ses inclinations, et que nous serons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois déjà s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déjà plus se passer de son petit Mali, et que c'est en partie pour cela que je te la renvoye? J'eus hier avec elle une conversation dont notre amie se mouroit de

rire. Premierement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter; moi qui suis toute la journée sa très-humble servante, et ne puis résister à rien de ce qu'elle veut; et toi qu'elle craint et qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, et dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les transports que tu peux penser; mais pour l'embarrasser, j'ajoutai que tu m'enverrois à sa place le petit Mali, et ce ne fut plus son compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le reprendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit Mali? Non, dit-elle, assez séchement. Non? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera? Maman, ce sera la petite maman. J'aurai donc la préférence, car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite maman ne veut jamais que la raison! Comment, Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit Mali? Parce qu'il ne vous convient

pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre fourire auffi malin que le premier. Parle franchement, eft-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? Non, maman; mais il eft trop jeune pour vous . . . . . Coufine, un enfant de fept ans! . . . En vérité, fi la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déjà tourné.

— Je m'amufai à la provoquer encore. Ma chére Henriette, lui dis-je en prenant mon férieux, je t'affure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc s'écria-t-elle d'un air allarmé? C'eft qu'il eft trop étourdi pour toi. Oh maman! n'eft-ce que cela? Je le rendrai fage. Et fi par malheur il te rendoit folle? Ah! ma bonne maman, que j'aimerois à vous reffembler! Me reffembler, impertinente? Oui, maman: vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi: Hé bien! moi je ferai folle de lui: voilà tout.

Je fais que tu n'approuves pas ce joli caquet, et que tu fauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le juftifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer feulement que ta fille aime déjà bien fon petit Mali, et que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne fera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'al-

nesse. Aussi-bien, je vois, par l'opposition de ton exemple et du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maison n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu ma chére inséparable; compte que le tems approche, et que les vendanges ne se feront pas sans moi.

LETTRE X.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

Que de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses! Milord, que c'est un spectacle agréable et touchant, que celui d'une maison simple et bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Isle

de Tinian. Je crois voir accomplir les voeux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon coeur. Il ne manque en ce lieu que deux personnes pour que tout mon bonheur y soit rassemblé, et j'ai l'espoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous et Mde. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaisirs si doux et si purs que j'apprends à goûter où je suis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison et la fait partager à ceux qui l'habitent. J'espere, sur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur usage, et cet espoir sert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maison de Clarens. Vous la connoissez. Vous savez si elle est charmante, si elle m'offre des souvenirs intéressans, si elle doit m'être chére, et par ce qu'elle me montre, et par ce qu'elle me rappelle. Mde. de Wolmar en préfere avec raison le séjour à celui d'Etange, château magnifique et grand, mais vieux, triste, incommode, et qui n'offre dans ses environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens et riches ils en ont substitué de simples et de commodes. Tout y est agréable et riant; tout y respire l'abondance et la propreté, rien n'y sent la richesse et le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, et où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au-dehors. La basse-cour a été aggrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, et une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine; on en a fait du parterre un second, mais si propre et si bien entendu, que ce parterre ainsi travesti plait à l'oeil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvroient les murs, ont été substitués de bons espaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs

commencent à ombrager la cour, et l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attellage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, et tout l'appareil de l'économie rustique donne à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie et le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

Leurs terres ne sont pas affermées, mais cultivées par leurs soins, et cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens et de leurs plaisirs. La Baronnie d'Etange n'a que des prés, des champs et du bois; mais le produit de Clarens est en vignes, qui font un objet considérable, et comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les bleds; c'est encore une raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cependant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre, et M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont

pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette surabondance de production donne dequoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes et de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle et réciproque de produit et de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées; c'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, et dans toute contrée qui se dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres et les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays et les voisins aux étrangers et aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à

ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, et de pouvoir compter sur eux dans tous les tems quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur et de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, est un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on est content d'eux, et il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit, vaut mieux que le surplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar est integre et sévere, et ne laisse jamais dégénérer en coutume et en abus les institutions de faveur et de grace. Ces ouvriers ont des surveillans qui les animent et les observent. Ces surveillans sont les gens de la basse-cour qui travaillent eux-mêmes et sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour, et sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans

le tems des grands travaux, Julie donne toutes les femaines vingt batz *) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant ces huit jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroiffent difpendieux, employés avec prudence et juftice rendent infenfiblement tout le monde laborieux, diligent, et rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la conftance et du tems, peu de gens favent et veulent s'en fervir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le feul auquel des vues économiques ne font point fonger, et qui eft plus propre à Mde. de Wolmar, c'eft de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la fienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, et penfe devoir des fervices à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domeftiques, tous ceux qui l'ont fervie, ne fût-ce que pour un feul jour deviennent tous fes enfans; elle prend part à leurs plaifirs, à leurs chagrins, à leur fort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts font les

*) Petite monnoie du pays.

fiens; elle fe charge de mille foins pour eux; elle leur donne des confeils; elle accommode leurs différends, et ne leur marque pas l'affabilité de fon caractere par des paroles emmiellées et fans effet, mais par des fervices véritables et par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quittent tout à fon moindre figne; ils volent quand elle parle; fon feul regard anime leur zele; en fa préfence ils font contens, en fon abfence ils parlent d'elle et s'animent à la fervir. Ses charmes et fes difcours font beaucoup, fa douceur, fes vertus font davantage. Ah! Milord, l'adorable et puiffant empire que celui de la beauté bienfaifante?

Quant au fervice perfonnel des maîtres, ils ont dans la maifon huit domeftiques, trois femmes et cinq hommes, fans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la baffe-cour. Il n'arrive gueres qu'on foit mal fervi par peu de domeftiques; mais on diroit au zele de ceux-ci, que chacun, outre fon fervice, fe croit chargé de celui de fept autres, et à leur accord, que tout fe fait par un feul. On ne les voit jamais oififs et défoeuvrés jouer dans une antichambre ou poliffonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile;

ils aident à la basse-cour, au cellier, à la cuisine; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, et ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on leur voit faire tout cela gaiement et avec plaisir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu régner à Paris et à Londres, de choisir des domestiques tout formés, c'est-à-dire des coquins déjà tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maison qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets et des maîtres, et se font un métier de servir tout le monde, sans jamais s'attacher à personne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zele au milieu de pareilles gens, et ce ramassis de canaille ruine le maître et corrompt les enfans dans toutes les maisons opulentes. Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La premiere chose qu'on leur demande est d'être honnêtes gens; la seconde d'aimer leur maître; la troisieme de le servir à son gré;

mais pour peu qu'un maître soit raisonnable et un domestique intelligent, la troisieme suit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'est ici leur premier service, et ce sera surement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chose. On les prend dans quelque famille nombreuse et surchargée d'enfans, dont les peres et meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choisit jeunes, bien faits, de bonne santé et d'une physionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les présente à sa femme. S'ils agréent à tous deux, ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est-à-dire, des enfans de la maison, et l'on passe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience et de soin ce qu'ils ont à faire. Le service est si simple, si égal, si uniforme, les maîtres ont si peu de fantaisie et d'humeur, et leurs domestiques les affectionnent si promptement, que cela est bientôt appris. Leur condition est douce; ils sentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laisse point amollir par l'oisiveté mere des vices. On ne souffre point qu'ils deviennent des Messieurs et s'enorgueillissent de la servitude. Ils,

continuent de travailler comme ils faisoient dans la maison paternelle; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de pere et de mere, et en gagner de plus opulens. De cette sorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers son état de paysan que de supporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maison où chacun fît mieux son service, et s'imaginât moins de servir.

C'est ainsi qu'en formant et dressant ses propres domestiques on n'a point à se faire cette objection si commune et si peu sensée; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, et jamais ils ne serviront à d'autres. Si vous ne songez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils sont fort bien de ne songer qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage et ils vous demoureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, et celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoissance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. et Mad. de Wolmar employent encore un autre moyen qui me paroit fort bien en-

entendu. En commençant leur établiſſement, ils ont cherché quel nombre de domeſtiques ils pouvoient entretenir dans une maiſon montée à peu près ſelon leur état, et ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou ſeize; pour être mieux ſervis ils l'ont réduit à la moitié; de ſorte qu'avec moins d'appareil leur ſervice eſt beaucoup plus exact. Pour être mieux ſervis encore, ils ont intéreſſé les mêmes gens à les ſervir long-tems. Un domeſtique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme; au bout de vingt ans il feroit ainſi plus que doublé, et l'entretien des domeſtiques feroit à peu près alors en raiſon du moyen des maîtres: mais il ne faut pas être un grand algébriſte pour voir que les fraix de cette augmentation ſont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, et que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien ſervis durant vingt ans compenſeroit et au-delà ce ſurcroit de dépenſe. Vous ſentez bien, Milord, que c'eſt un expédient ſûr pour augmenter inceſſamment le ſoin des domeſtiques et ſe les attacher à meſure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas ſeulement de la prudence, il y a même de l'équité

dans un pareil établissement. Est-il juste qu'un nouveau venu sans affection, et qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zele et la fidélité sont éprouvés par de longs services, et qui d'ailleurs approche en vieillissant du tems où il sera hors d'état de gagner sa vie? Au reste, cette derniere raison n'est pas ici de mise, et vous pouvez bien croire que des maîtres aussi humains ne négligent pas des devoirs que remplissent par ostentation beaucoup de maîtres sans charité, et n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieillesse ôtent les moyens de servir.

J'ai dans l'instant même un exemple assez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenser les longs services de son Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif et sans peine. Julie vient de recevoir là-dessus de ce vieux domestique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la supplie de le faire dispenser d'accepter cet emploi. „Je suis âgé, lui dit-il; „j'ai perdu toute ma famille; je n'ai plus d'au„tres parens que mes maîtres; tout mon espoir

„eſt de finir paiſiblement mes jours dans la mai-
„ſon où je les ai paſſés. . . . . Madame, en
„vous tenant dans mes bras à votre naiſſance,
„je demandois à Dieu de tenir de même un
„jour vos enfans; il m'en a fait la grace; ne
„me refuſez pas celle de les voir croître et
„proſpérer comme vous . . . . moi qui ſuis ac-
„coutumé à vivre dans une maiſon de paix, où
„en retrouverai-je une ſemblable pour y re-
„poſer ma vieilleſſe? . . . Ayez la charité d'é-
„crire en ma faveur à Monſieur le Baron. S'il
„eſt mécontent de moi, qu'il me chaſſe et ne
„me donne point d'emploi: mais ſi je l'ai fidè-
„lement ſervi durant quarante ans, qu'il me
„laiſſe achever mes jours à ſon ſervice et au
„vôtre, il ne ſauroit mieux me récompenſer."
Il ne faut pas demander ſi Julie a écrit. Je vois qu'elle ſeroit auſſi fâchée de perdre ce bon homme qu'il le ſeroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres ſi chéris à des peres et leurs domeſtiques à leurs enfans? Vous voyez que c'eſt ainſi qu'ils ſe regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maiſon qu'un domeſtique ait demandé ſon congé. Il eſt même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à propor-

tion de ce que le ſervice eſt agréable et doux. Les meilleurs ſujets en ſont toujours les plus allarmés, et l'on n'a jamais beſoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui ſont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chaſſe*, on peut implorer l'interceſſion de Madame, l'obtenir quelquefois et rentrer en grace à ſa priere; mais un congé qu'elle donne eſt irrévocable, et il n'y a plus de grace à eſpérer. Cet accord eſt très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme, et la crainte extrême que cauſeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laiſſe pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable et ſans colere; car outre qu'on n'eſt pas ſûr d'obtenir grace, et qu'elle n'eſt jamais accordée deux fois au même; on perd par ce mot ſeul ſon droit d'ancienneté, et l'on recommence, en rentrant, un nouveau ſervice: ce qui prévient l'inſolence des vieux domeſtiques et augmente leur circonſpection, à meſure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes ſont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, et la cuiſiniere. Celle-ci eſt une payſanne fort propre et

fort entendu à qui Mde. de Wolmar a appris la cuisine; car dans ce pays simple encore *) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui feront à leur service; afin de savoir les conduire au besoin et de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme-de-chambre n'est plus Babi; on l'a renvoyée à Étange où elle est née; on lui a remis le soin du château et une inspection sur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'Econome. Il y avoit long-tems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mere, quoiqu'elle eût plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a consenti, et Babi est partie. Cette femme est intelligente et fidelle, mais indiscrete et babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les secrets de sa maîtresse, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, et que pour prévenir la même indiscrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet

*) Simple! Il a donc beaucoup changé.

homme sage a sçu l'employer de maniere à profiter de ses bonnes qualités sans s'exposer aux mauvaises. Celle qui l'a remplacée est cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaisir. Malgré l'augure de Julie, ses bienfaits, ceux de son pere, et les vôtres, cette jeune femme si honnête et si sage n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet, qui avoit si bien supporté sa misere, n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisance il a négligé son métier, et s'étant tout-à-fait dérangé, il s'est enfui du pays, laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, et je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, et tous deux lui ont confié le soin de veiller tant sur leurs enfans que sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple et crédule, mais attentive, patiente et docile; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maîtres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes, on regarde ici cet article comme très-important. On n'y est point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. On pense, au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-tems. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes-de-chambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maître-d'hotel, il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes et femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la sagesse et à la modestie des femmes, non-seulement par des raisons de bonnes moeurs et d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car quoi qu'on en dise, nul ne remplit bien son devoir s'il

ne l'aime, et il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui sçussent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse, on ne les gêne point ici par des loix positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret; mais sans paroître y songer on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de se voir, mais on fait ensorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entierement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils sentent que dans une maison bien reglée les hommes et les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, se soumet sans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure et la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle, la femme et le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui

charmeroit l'un feroit, dit-elle, insupportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature font aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose; leurs amusemens ne different pas moins que leurs devoirs; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, et ce partage de travaux et de foins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations font assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François et ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils se voyent les uns les autres, c'est plutôt par entrevues et presque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiscret et perpétuel, capable de confondre et défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes et femmes. Le soir la famille se rassemble, chacun passe la nuit auprès de sa femme; la séparation recommence avec le jour, et les deux sexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel est l'ordre que son universalité mon-

tre être le plus naturel, et dans les pays même où il est perverti l'on en voit encore des vestiges. En France où les hommes se sont soumis à vivre à la maniere des femmes et à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destinés. Tandis que les femmes restent tranquillement assises ou couchées sur la chaise longue, vous voyez les hommes se lever, aller, venir, se rasseoir avec une inquiétude continuelle; un instinct machinal combattant sans cesse la contrainte où ils se mettent, et les poussant malgré eux à cette vie active et laborieuse que leur imposa la nature. C'est le seul peuple du monde où les hommes se tiennent debout au spectacle, comme s'ils alloient se délasser au parterre d'avoir resté tout le jour assis au sallon. Enfin ils sentent si bien l'ennui de cette indolence efféminée et casaniere, que pour y mêler au moins quelque sorte d'activité, ils cedent chez eux la place aux etrangers, et vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar se soutient très-bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe,

les femmes y vivent très-féparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaifons fufpectes, fon grand fecret eft d'occuper inceffamment les uns et les autres; car leurs travaux font fi différens qu'il n'y a que l'oifiveté qui les raffemble. Le matin chacun vaque à fes fonctions, et il ne refte du loifir à perfonne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîné les hommes ont pour département le jardin, la baffe-cour, ou d'autres foins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jufqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, fouvent même avec leur maîtreffe, et qui leur eft agréable comme le feul moment où elles prennent l'air. Les hommes affez exercés par le travail de la journée, n'ont gueres envie de s'aller promener et fe repofent en gardant la maifon.

Tous les Dimanches après le prêche du foir les femmes fe raffemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour du confentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on caufe, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adreffe propre à plaire aux yeux des enfans, jufqu'à ce qu'ils s'en puiffent amu-

ser eux-mêmes. La colation vient, composée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles, *) ou d'autres mets du goût des enfans et des femmes. Le vin en est toujours exclus, et les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée **) ne sont jamais de cette colation, où Julie manque assez rarement. J'ai été jusqu'ici le seul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand soin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette seule fois, et qu'elle l'avoit refusée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez si la petite vanité féminine étoit flattée, et si un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître?

Je fis un goûter délicieux. Est-il quelque mets au monde comparable aux laitages de ce pays? Pensez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préside, et mangés à côté d'elle. La Fanchon me servit des grus, de la

*) Sorte de gâteaux du pays.

**) Appartement des femmes.

céracée, *) des gauffres, des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une assiette de crême, que votre estomac se fait honneur par-tout, et que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaisans; pas plus impunément, repris-je, on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, et la raison peut s'égarer dans un chalet tout aussi bien que dans un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit, et se mit à caresser ses enfans. C'en fut assez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut là ma premiere indiscrétion, et j'espere que ce sera la derniere.

Il régnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me touchoit le coeur; je voyois sur tous les visages la même gaieté et plus de franchise, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée sur la confiance et l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les servantes et la maîtresse, ne

---

*) Laitages excellens qui se font sur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils soient connus sous ce nom au Jura; sur-tout vers l'autre extrémité du lac.

faisoit qu'affermir le respect et l'autorité, et les services rendus et reçus ne sembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas jusqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéressant. Le laitage et le sucre sont un des goûts naturels du sexe; et comme le symbole de l'innocence et de la douceur qui sont son plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les saveurs fortes et les liqueurs spiritueuses; alimens plus convenables à la vie active et laborieuse que la nature leur demande; et quand ces divers goûts viennent à s'altérer et se confondre, c'est une marque presque infaillible du mélange désordonné des sexes. En effet; j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent sans cesse avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, et qu'en Angleterre où les deux sexes sont moins confondus, leur goût propre s'est mieux conservé. En général, je pense qu'on pourroit souvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préferent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages sont efféminés et mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans

vos inflexibles vertus quelque chofe de dur et qui tient de la barbarie. Le Suiffe, naturellement froid, paifible et fimple, mais violent et emporté dans la colere, aime à la fois l'un et l'autre aliment, et boit du laitage et du vin. Le François, fouple et changeant, vit de tous les mets et fe plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me fervir d'exemple: car quoique fenfuelle et gourmande dans fes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le fel, et n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les oeufs, la créme, les fruits; voilà fa nourriture ordinaire, et fans le poiffon qu'elle aime auffi beaucoup, elle feroit une véritable pythagoricienne.

Ce n'eft rien de contenir les femmes fi l'on ne contient auffi les hommes, et cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, eft plus difficile encore; car l'attaque eft en général plus vive que la défenfe: c'eft l'intention du Confervateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des moeurs, des principes, de la vertu: mais comment contenir des domeftiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte et la gêne? Tout l'art du maître eft de cacher cette gêne fous le voile du plaifir

ou de l'intérêt; ensorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oisiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où bon leur semble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruisent souvent en un seul jour l'exemple et les leçons des six autres. L'habitude du cabaret, le commerce et les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres et pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts incapables du service, et indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à sortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire et jouer au cabaret. Ils boivent et jouent au logis. Toute la différence est que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, et qu'il y a des gagnans au jeu sans que jamais personne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maison est une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'est là que les gens de livrée, et ceux de la basse-cour se rassemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer en plusieurs

par-

parties liées, non de l'argent, on ne le souffre pas, ni du vin, on leur en donne, mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise, ensorte que quand cette mise est un peu considérable comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on employe ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espece de jeu, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, et pour les rendre tous plus adroits et plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge et les rend amusans. Le maître et la maîtresse les honorent souvent de leur présence; on y amene quelquefois les enfans; les étrangers même y viennent, attirés par la curiosité, et plusieurs ne demanderoient pas

mieux que d'y concourir; mais nul n'eſt jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres et du conſentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aiſément. Inſenſiblement il s'eſt fait de cet uſage une eſpece de ſpectacle où les acteurs animés par les regards du public préferent la gloire des applaudiſſemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux et plus agiles, ils s'en eſtiment davantage, et s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils poſſedent, tout valets qu'ils ſont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il ſeroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un ſoin ſi puérile en apparence et toujours dédaigné des eſprits vulgaires, tandis que c'eſt le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établiſſemens que ſa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette ſomme dans mon ménage et dans mes affaires par la vigilance et l'attention que donnent à leur ſervice des domeſtiques attachés, qui tiennent tous leurs plaiſirs de leurs maîtres; par l'in-

térêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, et des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement, et de les conserver toujours honnêtes gens; enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de fraix des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme soit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles et leur préfere la liberté d'aller sous divers prétextes courir où bon lui semble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-suspect, et nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi ces mêmes amusemens qui nous conservent de bons sujets, nous servent encore d'épreuve pour les choisir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domestiques pour le service de leurs personnes, de bons paysans pour culti-

ver leurs terres, de bons soldats pour la défense de la patrie, et des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver, les plaisirs changent d'espece ainsi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maison et même les voisins, hommes et femmes indifféremment, se rassemblent après le service dans une salle basse où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux et un violon qui les fait danser. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques instans, afin d'y maintenir par sa présence l'ordre et la modestie, et il n'est pas rare qu'elle y danse elle-même, fût-ce avec ses propres gens. Cette regle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la sévérité des moeurs protestantes. Je le dis à Julie, et voici à peu près ce qu'elle me répondit.

La pure morale est si chargée de devoirs séveres, que si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des Moines, qui, soumis à mille regles inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur et vertu. Ce défaut regne moins parmi

nous, mais nous n'en sommes pas tout à fait exempts. Nos gens d'Eglise, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de prêtres que notre religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse et les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, et que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente et honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. *) L'homme et la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis

*) Dans ma lettre à M. d'Alembert sur les spectacles j'ai transcrit de celle-ci le morceau suivant et quelques autres; mais comme alors je ne faisois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour ôter ce que j'en avois tiré.

par le mariage. Toute fausse Religion combat la nature, la nôtre seule, qui la suit et la rectifie, annonce une institution divine et convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, et qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise, où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, et de se voir avec plus de décence et de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles les forcent à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable et salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace et bienséance, et auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, et de se montrer avec les agrémens et les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, et n'est-ce pas un soin

digne de deux perſonnes vertueuſes et chrétiennes qui ſongent à s'unir, de préparer ainſi leurs coeurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, et où l'indiſcrete ſévérité d'un Paſteur ne ſait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, et la triſteſſe et l'ennui? On élude une tyrannie inſupportable que la nature et la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée et folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher, comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eſt ami des ténebres, et jamais l'innocence et le myſtere n'habiterent long-tems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ſerrant la main comme pour me communiquer ſon repentir et faire paſſer dans mon coeur la pureté du ſien, qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs et

de peines, que de remords et de pleurs nous nous ferions épargnés durant tant d'années, si tous deux, aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions sçu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête!

Encore un coup, continua Mde. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'est point dans les assemblées nombreuses où tout le monde nous voit et nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où regnent le secret et la liberté, que les moeurs peuvent courir des risques. C'est sur ce principe, que quand mes domestiques des deux sexes se rassemblent, je suis bien aise qu'ils y soyent tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi le jeunes gens du voisinage ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire, et j'apprends avec grand plaisir que pour louer les moeurs de quelqu'un de nos jeunes voisins, on dit: il est reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous servent sont tous garçons, et parmi les femmes la gouvernante des enfans est encore à marier; il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns et les autres leur ôte l'occasion d'un honnête établissement. Nous tâchons dans ces petites

assemblées de leur procurer cette occasion sous nos yeux pour les aider à mieux choisir, et en travaillant ainsi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il resteroit à me justifier moi-même de danser avec ces bonnes gens; mais j'aime mieux passer condamnation sur ce point, et j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma cousine a pour la danse; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal et à toute assemblée publique; j'ai tenu parole, même à mon mariage, et la tiendrai, sans croire y déroger en dansant quelquefois chez moi avec mes hôtes et mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuse innocemment; car quand j'ai bien dansé mon coeur ne me reproche rien. Il amuse aussi M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse; ses gens en sont plus contens d'être honorés des regards de leur maître; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous

un lien de douceur et d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude et la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse, et j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de subordination, et comment elle et son mari pouvoient descendre et s'égaler si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot et de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Asie servis dans leurs Palais avec plus de respect que ces bons maîtres le sont dans leur maison. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres et rien de si promptement exécuté: ils prient et l'on vole; ils excusent et l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit dépend peu des mots qu'on employe.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres. C'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, et que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible: car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, et

tous ceux qu'ils découvrent en lui font à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

» Les valets imitent les maîtres, et les imitant grossierement ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des moeurs des femmes de ma connoissance par l'air et le ton de leurs femmes-de-chambre, et cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre une fois dépositaire du secret de sa maîtresse lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense et décele toutes ses maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité, et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle; tout cela ne produit point le bon service. Qand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit et d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment et dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où

est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assez perdue pour n'être plus sensible aux outrages? Combien dans Paris et dans Londres, de Dames se croyent fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre? Heureusement pour leur repos elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, et se flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sûre et la plus difficile de la vertu des maîtres, et je me souviens, Milord, d'avoir bien pensé de la vôtre en Valais sans vous connoître, simplement sur ce que parlant assez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, et qu'ils témoignoient entre eux autant de respect pour vous en votre absence que si vous les eussiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet-de-chambre; cela peut

être; mais l'homme juste a l'estime de son valet; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence et qu'il n'y a rien de solide que la vertu. C'est sur-tout dans cette maison qu'on reconnoît la force de son empire dans le suffrage des domestiques; suffrage d'autant plus sûr qu'il ne consiste point en de vains éloges, mais dans l'expression naturelle de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres maîtres ne ressemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils estiment communes à tous, mais ils louent Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui les servent et pour le soulagement des pauvres.

La servitude est si peu naturelle à l'homme qu'elle ne sauroit exister sans quelque mécontentement. Cependant on respecte le maître et l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtresse, ils valent mieux que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison de son zele avec celui de ses camarades, et chacun voudroit être le premier en faveur comme il

croit l'être en attachement. C'est là leur unique plainte et leur plus grande injustice.

A la subordination des inférieurs se joint la concorde entre les égaux, et cette partie de l'administration domestique n'est pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalousie et d'intérêt qui divisent sans cesse les gens d'une maison, même aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert; s'ils sont fideles chacun se fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils soient ennemis ou complices, et l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie et leurs dissentions. La plupart des peres de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports, et croyent faire un chef-d'oeuvre de prudence en les rendant espions et surveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole et qu'on vive en paix; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un serviteur fidele. Tous s'abusent également. Les premiers en excitant chez eux

des troubles continuels, incompatibles avec la regle et le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes et de délateurs qui s'exercent en trahiſſant leurs camarades à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, et n'entretiennent à grand fraix que des fripons arrogans et pareſſeux, qui s'accordant aux depens du maître, regardent leurs ſervices comme des graces, et leurs vols comme des droits. *)

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vou-

---

*) J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, et j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, et de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance et de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

loir combattre un vice par un autre, en former entre eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir! On ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y regnent pas seuls; laissez-en germer un, mille viendront à sa suite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les souffre, corrompent ou scandalisent les enfans attentifs à les observer. Quel indigne pere oseroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impossible de réunir dans sa maison la paix et la fidélité, et qu'il falût acheter le zele de ses domestiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle.

Qui n'auroit vu que cette maison, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paroit venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne sauroit aimer sincerement le maître sans aimer tout ce qui lui appartient; vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfans du même pere

se

se traitent en freres entre eux? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple sans nous le faire sentir; c'est ce que les habitans de cette maison sentent sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement en les recevant s'ils conviennent à sa femme et à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre, et l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques suffiroit pour faire à l'instant congédier l'un des deux: car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais et où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, et seroit un enfer pour eux si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse, et cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit pour ainsi dire malgré eux par les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, et l'on fait que cha-

cun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. Nul n'est si bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre; ainsi celui qui desire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, et cela est d'autant plus facile que soit qu'on accorde ou qu'on refuse une faveur ainsi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en est rendu l'intercesseur. Au contraire, on rebute ceux qui ne sont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour personne? Est-il juste que vous soyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils sont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à se servir mutuellement en secret, sans ostentation, sans se faire valoir. Ce qui est d'autant moins difficile à obtenir qu'ils savent fort bien que le maître, témoin de cette discrétion, les en estime davantage; ainsi l'intérêt y gagne et l'amour-propre n'y perd rien. Ils sont si convaincus de cette disposition générale, et il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de conversation; souvent sans avoir rien fait de plus il trouve

la chose demandée et obtenue, et ne sachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'est par ce moyen et d'autres semblables qu'on fait regner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, et qui lui est subordonné. Ainsi, loin de se liguer à son préjudice, ils ne sont tous unis que pour le mieux servir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zele pour son service l'emporte sur leur bienveillance mutuelle, et tous se regerdant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maison me paroit avoir quelque chose de sublime, et je ne puis assez admirer comment M. et Mad. de Wolmar ont sçu transformer le vil métier d'accusateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commancé par détruire ou prévenir clairement, simplement et par des exemples sensibles cette morale criminelle et servile, cet-

te mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons, sous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne; qu'une injustice qu'on voit, qu'on tait, et qui blesse un tiers, on la commet soi-même, et que comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'est un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, et bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du serviteur au maître, on tient ici pour incontestable que qui voit faire un tort à ses maîtres sans le dénoncer est plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci se laisse abuser dans son action par le profit qu'il envisage, mais l'autre de sang-froid et sans intérêt n'a pour motif de son silence qu'une profonde indifférence pour la justice, pour le bien de la maison qu'il sert, et un desir secret d'imiter l'exemple qu'il cache. De sorte que quand la faute est considérable, celui qui l'a commise peut encore quelquefois espérer son pardon, mais le témoin qui l'a tue est in-

failliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne souffre aucune accusation qui puisse être suspecte d'injustice et de calomnie; c'est-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'absence de l'accusé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre son camarade, ou se plaindre personnellement de lui, on lui demande s'il est suffisamment instruit, c'est-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient se plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoit pas assez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelque autre qui vous est inconnue; elle a peut-être quelque circonstance qui sert à la justifier ou à l'excuser, et que vous ignorez. Comment osez-vous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eût peut-être justifiée à vos yeux? Ponrquoi risquer de la blâmer injustement et m'exposer à partager votre injustice? S'il assure s'être éclairci auparavant avec l'accusé; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous sans lui, comme si vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire? De quel droit négligez-vous pour

moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Eſt-il bien de vouloir que je juge ſur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos yeux, et ne feriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter, ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe; s'il y conſent, c'eſt une affaire bientôt reglée; s'il s'y oppoſe, on le renvoye après une forte réprimande, mais on lui garde le ſecret, et l'on obſerve ſi bien l'un et l'autre qu'on ne tarde pas a ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle eſt ſi connue et ſi bien établie qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes camarades abſent, car ils ſavent tous que c'eſt le moyen de paſſer pour lâche ou menteur. Lorſqu'un d'entre eux en accuſe un autre, c'eſt ouvertement, franchement, et non-ſeulement en ſa preſence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ſes diſcours des garants de ſa bonne foi. Quand il eſt queſtion de querelles perſonnelles, elles s'accommodent preſque toujours par médiateurs ſans importuner Monſieur ni Madame; mais quand il s'agit

de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sauroit demeurer secrete; il faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyers sont très-rares et ne se font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner ou au souper de ses gens et que M. de Wolmar appelle en riant ses grands jours. Alors après avoir écouté paisiblement la plainte et la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zele. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, et je vous loue de ce que l'amour du devoir et de la justice l'emporte en vous sur les affections particulieres: c'est ainsi qu'en use un serviteur fidele et un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne veut pas déclarer devant tout le monde; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier, et c'est là qu'elle ou son mari lui parlent comme il convient. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que le plus sévere des deux n'est pas le

plus redouté, et qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchans de Julie. L'un faisant parler la justice et la vérité, humilie et confond les coupables; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur et de honte, et il ne lui est pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'espoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces soins sur ce qui se passe chez lui ou chez ses voisins, les estimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de si grandes idées des devoirs et des plaisirs du pere de famille, et qui connoissez l'empire naturel que le génie et la vertu ont sur le coeur humain, vous voyez l'importance de ces détails, et vous sentez à quoi tient leur succès. Richesse ne fait pas riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres; mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possede que par leur emploi, et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa

dépense, mais à proportion qu'on la fait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer et dire qu'il en a joui: mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, et celle qu'un homme sage eût sçu tirer d'une moindre somme? L'ordre et la regle qui multiplient et perpétuent l'usage des biens peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que naît la véritable propriété; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au pere de famille que l'économie domestique et le bon régime de sa maison, où les rappots les plus parfaits vont le plus directement à lui, et où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

Les plus riches sont-ils les plus heureux? Que sert donc l'opulence à la félicité? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance; c'est un être heureux qui commande ici.

Pour moi je pense que le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique, et que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui se plait dans sa maison a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de plus que ce dont il jouit: comme cet Etre immense, il ne songe pas à amplifier ces possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction la mieux entendue: s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture, et les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien; son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses riches-

ses, elle ne sauroit lui ôter les coeurs qu'il s'est attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere; toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, et qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille et de soi-même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui fait en connoître le prix; c'est ainsi que loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, et qu'il tire de ses touchantes et nobles fonctions la gloire et le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, et si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples et sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer, et de remplir. Tels sont ceux du pere de famille, pour lesquels l'air et le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, et dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice et d'interêt. Tel croit être un bon pere de famille, et n'est qu'un vigilant économe; le bien peut prospérer et la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élévées pour éclairer, diriger cette

importante adminiſtration et lui donner un heureux ſuccès. Le premier ſoin par lequel doit commencer l'ordre d'une maiſon, c'eſt de n'y ſouffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le deſir ſecret de troubler cet ordre. Mais la ſervitude et l'honnêteté ſont-elles ſi compatibles qu'on doive eſpérer de trouver des domeſtiques honnêtes gens? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, et il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, et s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que ſervent de froides leçons démenties par un exemple continuel, ſi ce n'eſt à faire penſer que celui qui les donne ſe joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent et non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien; car le langage du coeur qui touche et perſuade y manque. J'ai quelquefois entendu de ces converſations groſſierement aprêtées, qu'on tient devant les domeſtiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fuſſent un inſtant les dupes,

je les ai toujours vû sourire en secret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des sots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils savoient bien n'être pas les siennes.

Toutes les vaines subtilités sont ignorées dans cette maison, et le grand art des maîtres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent, est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche et ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas besoin de circonspection dans leurs propos; un mot étourdiment échappé ne renverse point les principes qu'ils se sont efforcés d'établir. Ils ne disent point indiscretement toutes leurs affaires, mais ils disent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose, et sans qu'on songe à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voyent jamais rien faire à leur maître qui ne soit droit, juste, équitable, ils

ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miseres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers et perdre des journées pour venir solliciter le payement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix du tems. En voyant le soin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le sien leur est précieux et se fait un plus grand crime de l'oisiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs institutions une force qui les fait valoir et prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque semaine, la maîtresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domestique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'espere pas profiter de leur discorde pour se faire valoir et obtenir de l'un ce qu'aura refusé l'autre. Ceux qui sont à marier ne craignent pas qu'on nuise à leur établissement pour les garder plus longtems; et qu'ainsi leur bon service leur fasse tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maison qu'un maître et ses domestiques sont entre eux dans un véritable état

de guerre; que ceux-ci faifant au premier tout du pis qu'ils peuvent, ufent en cela d'une jufte repréfaille; que les maîtres étant ufurpateurs, menteurs et fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le peuple, ou les particuliers, et à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainfi ne feroit entendu de perfonne; on ne s'avife pas même ici de combattre ou prévenir de pareils difcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les refuter.

Il n'y a jamais ni mauvaife humeur ni mutinerie dans l'obéiffance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne foit raifonnable et utile, et qu'on refpecte affez la dignité de l'homme, quoique dans la fervitude, pour ne l'occuper qu'à des chofes qui ne l'aviliffent point. Au furplus, rien n'eft bas ici que le vice, et tout ce qui eft utile et jufte eft honnête et bienféant.

Si l'on ne fouffre aucune intrigue audehors, perfonne n'eft tenté d'en avoir. Ils favent bien que leur fortune la plus affurée eft attachée à celle du maître, et qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra profpérer la

maison. En la servant ils soignent donc leur patrimoine, et l'augmentent en rendant leur service agréable; c'est là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'est gueres à sa place en cette occasion, car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût si sagement dirigé, et où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout se fait par attachement: l'on diroit que ces ames vénales se purifient en entrant dans ce séjour de sagesse et d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maître et des sentimens de la maîtresse ont passé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaisans, honnêtes et supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition, et ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques et mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres et au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques; mais en vé-

vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE XI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

Non, Milord, je ne m'en dédis point, on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent et simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, et conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un coeur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse et l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine et de jouissance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés et d'encouragement à d'autres n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance et des soins de la plus respectable mere de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa promenade favorite et qu'elle appelle son Elisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cet Elisée dont on me faisoit une espece de mystere. Enfin hier après-dîner l'extrême chaleur rendant le dehors et le dedans de la maison presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cet après-midi, et au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit et nous nous y rendîmes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'oeil d'y pénétrer, et il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je audedans que la porte étant masquée par des aulnes et des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les cotés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, et n'ap-

perçevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable ſenſation de fraîcheur que d'obſcurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparſes de tous côtés, un gazouillement d'eau courante et le chant de mille oiſeaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes ſens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus ſauvage, le plus ſolitaire de la nature, et il me ſembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce déſert. Surpris, ſaiſi, tranſporté d'un ſpectaple ſi peu prévu, je reſtai un moment immobile, et m'écriai dans un enthouſiaſme involontaire: O Tinian! ô Juan Fernandez! *) Julie, le bout du monde eſt à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un ſourire; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens: voyons ſi le charme tiendra plus long-tems chez vous. C'eſt ici le même verger où vous vous êtes pro-

*) Isles déſertes de la mer de Sud, célebres dans le voyage de l'Amiral Anſon.

mené autrefois, et où vous vous battiez avec ma cousine à coups de pêches. Vous savez que l'herbe y étoit assez aride, les arbres assez clair-semés, donnant assez peu d'ombre, et qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé: que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est? Car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante, et que mon mari m'en laisse l'entiere disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste et abandonné; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte; l'eau est venue je ne sais comment; la nature seule a fait tout le reste, et vous-même n'eussiez jamais sçu faire aussi-bien qu'elle. Il est vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais sous ma direction, et il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premierement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine et de l'argent on a pu suppléer au tems. Les arbres... quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, et ceux-là y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-tems avant son

mariage et presque d'abord après la mort de sa mere, qu'elle vint avec son pere chercher ici la solitude. Hé bien! dis-je, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces bosquets si bien ombragés soient venus en sept ou huit ans et que l'art s'en soit mêlé, j'estime que si dans une enceinte aussi vaste vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non, rien: à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, et quelques-unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme; mais Julie qui jusques-là m'avoit retenu, me dit en me laissant aller; avancez et vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé; et si je ne trouvai point de plantes exotiques et de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées

et réunies de maniere à produire un effet plus riant et plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court et ferré étoit mêlé de ferpolet, de baume, de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'oeil en démêloit avec furprife quelques-unes de jardin, qui fembloient croître naturellement avec les autres. Je rençontrois de tems en tems des touffes obfcures, impénétrables aux rayons du foleil, comme dans la plus épaiffe forêt; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, et prendre racine, par un art femblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà et là fans ordre et fans fymétrie des brouffailles de rofes, de framboifiers, de grofeilles, des fourrés de lilas, de noifetier, de fureau, de feringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je fuivois des allées tortueufes et irrégulières bordées de ces bocages fleuris, et couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liferon, de couleuvrée, de clématite, et d'autres plantes

de cette espece, parmi lesquelles le chevrefeuille et le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, et formoient sur nous des especes de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode et sec sur une mousse fine sans sable, sans herbe, et sans rejettons raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verds et touffus qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes et parasites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage et leurs pieds d'ombre et de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu seul on a sacrifié l'utile à l'agréable, et dans le reste des terres on a pris un tel soin des plants et des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laisse pas

d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage et même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellens et mûrs quoique clair-semés et de mauvaise mine; ce qui donne encore le plaisir de la recherche et du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées et traversées d'une eau limpide et claire, tantôt circulant parmi l'herbe et les fleurs en filets presque imperceptibles; tantôt en plus grands ruisseaux coulans sur un gravier pur et marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner et sortir de la terre, et quelquefois des canaux plus profonds dans lesquels l'eau calme et paisible réfléchissoit à l'oeil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie, mais ces eaux que je vois de toutes parts . . . . . elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet-d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon pere qui l'a fait faire: mais avec quel plaisir nous venons tous les jours

voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons gueres au jardin! le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruiſſeau coule ici pour nous. Il eſt vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui ſe rendoit dans le lac par le grand-chemin qu'elle dégradoit au préjudice des paſſans et à pure perte pour tout le monde. Elle faiſoit un coude au pied du verger entre deux rangs de ſaules, je les ai renfermés dans mon enceinte et j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux avec économie, en la diviſant et réuniſſant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit et ſe ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaiſe, couverte d'un pouce de gravier du lac et parſemée de coquillages formoit le lit des ruiſſaux. Ces mêmes ruiſſeaux courant par intervalles ſous quelques larges tuiles recouvertes de terre et de gazon au niveau du ſol formoient à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des ſiphons ſur des lieux raboteux et bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainſi rafraîchie et humectée donnoit ſans ceſſe de nou-

velles fleurs et entretenoit l'herbe toujours verdoyante et belle.

Plus je parcourois cet agréable asyle, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant; cependant la curiosité me tenoit en haleine. J'étois plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, et j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser; mais Mad. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant sous le bras: tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale et inanimée, et quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée et sensible. C'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant et confus, et j'apperçois assez peu d'oiseaux; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osois dire encore ce que je pensois de la voliere; mais cette idée avoit quelque chose qui me deplaisoit, et ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger où je trouvai toute l'eau réuni en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs

de vieux faules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses et demi-chauves formoient des especes de vases d'où sortoient par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chevre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, et l'autre tomboit avec grace le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la voliere, et derniere station de cette eau si précieuse et si bien ménagée.

Au-delà de ce bassin étoit un terre-plein terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de toute espece; les plus petits vers le haut; et toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissoit, ce qui rendoit le plan des têtes presque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui servoient d'asyle à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, et c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre

comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage: mais comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre et s'approcher de nous sur une espece de courte-allée qui séparoit en deux le terre-plein et communiquoit du bassin à la voliere. Alors M. de Wolmar faisant le tour du bassin sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans sa poche, et quand il se fut retiré, les oiseaux accoururent et se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela est charmant! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit surpris de votre part; mais je l'entends maintenant: je vois que vous voulez des hôtes et non pas des prisonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie? C'est nous qui sommes les leurs. *) Ils sont ici les maîtres, et nous leur payons

*) Cette réponse n'est pas exacte; puisque le mot d'hôte est corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

tribut pour en être ſoufferts quelquefois. Fort bien, repris-je; mais comment ces maîtres là ſe ſont-ils emparés de ce lieu? Le moyen d'y raſſembler tant d'habitans volontaires? Je n'ai pas oui dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, et je n'aurois point cru qu'on y pût réuſſir, ſi je n'en avois la preuve ſous mes yeux.

La patience et le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce ſont des expédiens dont les gens riches ne s'aviſent gueres dans leurs plaiſirs. Toujours preſſés de jouir, la force et l'argent ſont les ſeuls moyens qu'ils connoiſſent; ils ont des oiſeaux dans des cages, et des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiſeaux diſparoitre, et s'ils y ſont à préſent en grand nombre, c'eſt qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point, mais il eſt aiſé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs beſoins, en ne les effrayant jamais, en leur laiſſant faire leur couvée en ſureté et ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent reſtent, et ceux qui ſurviennent reſtent encore. Ce bocage exiſtoit, qu[illegible]'il fût ſéparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en

séparoit, l'aggrandir et l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite et à gauche de l'allée qui y conduit deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles et de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du bled, du mil, du tournesol, du chenevis, des pesettes, *) généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, et l'on n'en moissonne rien. Outre cela presque tous les jours, été et hiver, elle ou moi leur apportons à manger, et quand nous y manquons la Fanchon y supplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse et d'autres matieres propres a faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres et le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis, **) l'éternelle tranquillité dont ils jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pe-

---

*) De la vesce.

**) Les loirs, les souris, les chouettes et surtout les enfans.

res est encore celle des enfans, et comment la peuplade se soutient et se multiplie.

Ah! dit Julie, vous ne voyez plus rien! Chacun ne songe plus qu'à soi; mais des époux inséparables, le zele des soins domestiques, la tendresse paternelle et maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il faloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle et son coeur au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse et mere; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main me dit en la serrant; vous avez des amis, et ces amis ont des enfans; comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangere? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux se regarderent et me rendirent un regard si touchant que les embrassant l'un après l'autre je leur dis avec attendrissement: ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne sais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroit un autre homme, et je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le pere des deux enfans pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant asyle et ses petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Personne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, et vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené jusqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere et nous avons chacun une: Fanchon a la quatrieme comme inspectrice et pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre; encore passé deux mois de printems où ses travaux sont utiles n'y entre-t-il presque plus, et tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis-je, de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le bassin, et en y regardant j'apperçus quelques petits poissons. Ah! ah! dis-je aussitôt, voici pourtant des prisonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajou-

ajouta sa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuisine des perchettes qu'elle apporta ici à mon insçu. Je les y laisse, de peur de la mortifier si je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit, que de fâcher une honnête personne. Vous avez raison, répondis-je, et celui-ci n'est pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien! que vous en semble, me dit-elle en nous en retournant? Etes-vous encore au bout de monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, et vous m'avez en effet transporté dans l'Elisée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modestement des jeux d'enfant, et songez qu'ils n'ont jamais rien pris sur les soins de la mère de famille. Je le sais, repris-je, j'en suis très-sûr, et les jeux d'enfant me plaisent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre. C'est qu'un lieu si différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il est qu'avec de la culture et du soin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout est verdoyant,

frais, vigoureux, et la main du jardinier ne se montre point: rien ne dément l'idée d'une Isle déserte qui m'est venue en entrant, et je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah! dit M. de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer. J'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, et l'herbe cache bientôt les vestiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres et arides, l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe et les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, et l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troëne et d'autres arbrisseaux mélangés qui leur ôtent l'apparence de haies et leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé; jamais le cor-

deau n'entra dans ce lieu; la nature ne plante rien au cordeau; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, et en aggrandir l'étendue apparente, sans faire des détours incommodes et trop fréquens. *)

En considérant tout cela, je trouvois assez bizarre qu'on prît tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, et vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, et qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, et qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée: elle fuit les lieux fré-

*) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, et qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

quentés; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles désertes qu'elle étale ses charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment et ne peuvent l'aller chercher si loin, sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux, et tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maison et amenant avec lui un architecte chérement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu simple et mesquin! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles! les beaux alignemens qu'il prendroit! les belles allées qu'il feroit percer! les belles pattes d'oie, les beaux arbres en parasol, en éventail! les beaux treillages bien sculptés! les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées! les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales! les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres! les beaux vases de bronze, les beaux fruits

de pierre dont il ornera son jardin *)! . . . . Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, et dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne, un lieu triste où l'on ne se promenera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courses champêtres, je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins si vastes et si richement ornés que la vanité du propriétaire et de l'artiste, qui toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse et l'autre son talent, préparent à grands fraix de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux miseres de celui qui

---

*) Je suis persuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux; on n'y voudra que de fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, et de beaux vases pleins de rien.

l'affecte. Au milieu de ses parterres et de ses grandes allées son petit individu ne s'aggrandit point; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de soixante; *) il n'occupe jamais que ses trois pieds d'espace, et se perd comme un ciron dans ses immenses possessions.

Il y a un autre goût directement opposé à celui-là, et plus ridicule encore, en ce qu'il ne laisse pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins sont faits. J'entends, lui dis-je; c'est celui de ces petits curieux, de ces petits fleuristes qui se pâment à l'aspect d'une renoncule, et se prosternent devant des tuli-

---

*) Il devoit bien s'étendre un peu sur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuisant leur seve, et les empêchant de profiter. Cette méthode, il est vrai, donne du bois aux jardiniers: mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la nature est faite en France autrement que dans tout le reste du monde, tant on y prend soin de la défigurer. Les parcs n'y sont plantés que de longues perches; ce sont des forêts de mâts ou de maïs, et l'on s'y promene au milieu des bois sans trouver d'ombre.

pes. Làdessus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, et où nous vîmes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol et de la petite baguette dont on m'honora moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, et hazarder de m'extasier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive et la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les Savans, et comment le professeur du jardin, passant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. Je pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à sa baguette et à son parasol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque chose de petit et de vain qui le rend puérile et ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur et quelque sorte de vérité; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou

d'une fleur précieuse à midi et flétri avant que le soleil soit couché? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, et qui n'est beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le soit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, et avec autant de raison; alors vous serez le docte à votre tour et votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénerent en étude ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, et non pour être si curieusement anatomisées. *) Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air; elle enchante les yeux, et ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent; la nature l'a faite si

*) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la nature? Ignoroit-il que si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites?

belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, et ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, et de n'être jamais contens que l'art ne paroisse; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût; sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées qu'on trouve sans cesse; et ces étoiles par lesquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes? Voit-on dans les bois du sable de riviere, ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse? La nature employe-t-elle sans cesse l'équerre et la regle? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer? Enfin n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étoient déjà las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, et se hâtent de sortir aussi-tôt qu'ils sont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui fait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais et simples, et qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison? Il la fera si commode et si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, et pourtant si simple et si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre et la fraîcheur: car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la symétrie; elle est ennemie de la nature et de la variété, et toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement paralleles; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite; elle aura je ne sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant: il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives. Le goût des points de vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux, et l'artiste qui ne fait pas les rendre assez contens de ce qui les entoure, se don-

me cette ressource pour les amuser; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, et quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, et l'on est très-content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, et je craindrois fort que la moindre échappée de vue au-dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade. *) Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple et si agréable n'a pas le goût pur ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers, mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

Monsieur, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins ont de fort bonnes raisons pour n'aimer gueres à se promener tout seuls, ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mê-

---

*) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en sorte que l'oeil ne pût suivre chaque allée tout-à-fait jusqu'au bout, et que l'extrêmité opposée en fût cachée au spectateur. On perdroit, il est vrai, l'agrément des points de



mes; ainsi ils font très-bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, et faits avec tant d'art que l'art n'y paroissoit point, mais d'une maniere si dispendieuse et entretenus à si grands fraix que cette idée m'ôtoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des cascades artificielles dans des lieux plains et sablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits; c'étoient des fleurs et des plantes rares de tous les climats de la Chine et de la Tartarie rassemblées et cultivées en un même sol. On n'y

---

vue; mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on est, et dans le milieu d'une étoile assez bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse quoique plus solitaire: car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées et nourrit l'esprit; mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens à sentir ces choses là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nostre dans le parc de St. James, s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, et de l'intérêt à son spectacle?

voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses et séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, et le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillassons. Un terrein presque uni à reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs, quelques filets d'eau coulant sans apprêt, sans contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourroit être encore plus agréable et me plaire infiniment moins. Tel est, par exemple, le parc célebre de Milord Cobham à Staw. C'est un composé de lieux très-beaux et très-pittoresques dont les aspects ont été choisis en différens pays, et dont tout paroit naturel excepté l'assemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître et le créateur de cette superbe solitude y a même fait construire des ruines, des temples, d'anciens édifices, et les tems ainsi que les lieux y sont rassemblés avec une magni-

ficence plus qu'humaine. Voilà précisément de quoi je me plains. Je voudrois que les amusemens des hommes eussent toujours un air facile qui ne fît point songer à leur foiblesse, et qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des sommes et des travaux qu'elles ont coûtés. Le sort ne nous donne-t-il pas assez de peines sans en mettre jusques dans nos jeux?

Je n'ai qu'un seul reproche à faire à votre Elisée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave; c'est d'être un amusement superflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maison des bosquets si charmans et si négligés? Il est vrai, dit-elle, un peu embarrassée; mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle seroit plus qu'indiscrete. Jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille menée par Fanchon en-

tra comme nous sortions. Ces trois aimables enfans se jetterent au cou de M. et de Mad. de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie et moi dans l'Elisée en faisant quelques pas avec eux; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zele pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'amusement de mes enfans et à leur santé quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher et labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, et pas assez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge et se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfans occupés à me rendre les petits soins que je prends avec tant de plaisir pour eux, et la joie de leurs tendres coeurs en voyant leur mere se promener avec délices sous des ombrages culti-

vés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainsi passés tiennent du bonheur de l'autre vie, et ce n'est pas sans raison qu'en y pensant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Elisée. Milord, cette incomparable femme est mere comme elle est épouse, comme elle est amie, comme elle est fille, et pour l'éternel supplice de mon coeur c'est encore ainsi qu'elle fut amante.

Enthousiasmé d'un séjour si charmant, je les priai le soir de trouver bon que durant mon séjour chez eux la Fanchon me confiât sa clef et le soin de nourrir les oiseaux. Aussi-tôt Julie envoya le sac au grain dans ma chambre et me donna sa propre clef. Je ne sais pourquoi je la reçus avec une sorte de peine: il me sembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me suis levé de bonne heure, et avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer dans l'Isle déserte. Que d'agréables pensées j'espérois porter dans ce lieu solitaire où le doux aspect de la seule nature devoit chasser de mon souvenir tout cet ordre social et factice qui m'a rendu si malheureux! Tout ce qui va m'environner est l'ouvrage de celle qui me fut si chére. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que sa main n'ait

tou-

touché; je baiserai des fleurs que ses pieds auront foulées; je respirerai avec la rosée un air qu'elle a respiré; son goût dans ses amusemens me rendra présent tous ses charmes, et je la trouverai par-tout comme elle est au fond de mon coeur.

En entrant dans l'Elisée avec ces dispositions, je me suis subitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à peu près dans la même place. Le souvenir de ce seul mot a changé sur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaisir. Cette image s'est confondue dans mon esprit avec les traits de Madame de Wolmar, et pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en son absence, non telle qu'elle fut pour moi et que j'aime encore à me la représenter, mais telle qu'elle se montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme si charmante, si chaste et si vertueuse, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfans, honorable et précieux gage de l'union conjugale et de la tendre amitié, lui faire et recevoir d'elle mille touchantes caresses. Je voyois à ses côtés le grave Wolmar, cet époux si chéri, si heureux, si digne de l'être.

Je croyois voir son oeil pénétrant et judicieux percer au fond de mon coeur, et m'en faire rougir encore; je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités, et des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus et de l'humanité sur le plus ardent amour. Ah! quel sentiment coupable eût pénétré jusqu'à elle à travers cette inviolable escorte? Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle et mal éteinte, et que je me serois méprisé de souiller d'un seul soupir un aussi ravissant tableau d'innocence et d'honnêteté! Je repassois dans ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, et livrer ce coeur fait pour aimer au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Elisée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, et ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit en quelque sorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé; je pensois qu'avec une conscien-

ce agitée on n'auroit jamais choisi ce nom là. Je me disois, la paix regne au fond de son coeur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable: j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Elisée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme et quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu: car la jouissance de la vertu est toute intérieure et ne s'apperçoit que par celui qui la sent: mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno
Si leggesse in fronte scritto,
Quanti mai, che invidia fanno,

Ci farebbero pietà? *)
Si vedria che i lor nemici
Anno in feno, e fi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità. **)

Comme il fe faifoit tard fans que j'y fongeaffe, M. de Wolmar eft venu me joindre et m'avertir que Julie et le thé m'attendoient. C'eft vous, leur ai-je dit en m'excufant, qui m'empêchiez d'être avec vous: je fus fi charmé de ma foirée d'hier que j'en fuis retourné jouir ce matin; heureufement il n'y a point de mal, et puifque vous m'avez attendu, ma matinée n'eft pas perdue. C'eft fort bien dit, a repondu Mad. de Wolmar; il vaudroit mieux s'attendre jufqu'à midi, que de perdre le plaifir de déjeûner enfemble. Les étrangers ne font jamais admis le matin dans ma chambre et déjeûnent dans la leur. Le déjeûner eft le repas des amis; les

---

*) O fi les tourmens fecrets qui rongent les coeurs fe lifoient fur les vifages, combien de gens qui font envie feroient pitié.

**) On verroit que l'ennemi qui les dévore eft caché dans leur propre fein, et que tout leur prétendu bonheur fe réduit à paroître heureux.

valets en font exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on pense, on y révele tous ses secrets, on n'y contraint aucun de ses sentimens; on peut s'y livrer sans imprudence aux douceurs de la confiance et de la familiarité. C'est presque le seul moment où il soit permis d'être ce qu'on est; que ne dure-t-il toute la journée! Ah Julie! ai-je été prêt à dire; voilà un voeu bien intéressé! mais je me suis tû. La premiere chose que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité? Vous savez, Milord, si c'est à Mad. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en silence. La voir, l'entendre, observer sa conduite, n'est-ce pas assez la louer?

LETTRE XII.

DE MDE. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

Il est écrit, chére amie, que tu dois être dans tous les tems ma sauve-garde contre moi-même, et qu'après m'avoir délivrée avec tant de

peine des piéges de mon coeur, tu me garantiras encore de ceux de ma raifon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des paffions dont elles font fi fouvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les tems paffés j'avois moins compté fur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes fentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je ferois indigne de ton amitié fi j'avois encore à la confulter fur des fujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon coeur, et j'ofe l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paifiblement, ma coufine, et crois que je n'aurai jamais befoin de confeil fur des doutes que la feule honnêteté peut réfoudre.

Depuis fix ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puiffe régner entre deux époux, tu fais qu'il ne m'a jamais parlé ni de fa famille ni de fa perfonne, et que l'ayant reçu d'un pere auffi jaloux du bonheur de fa fille que de l'honneur de fa maifon, je n'ai point marqué d'empreffement pour en favoir fur fon compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raifon, mes enfans, et tout ce qui peut me ren-

dre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, et je n'avois pas besoin d'en savoir davantage pour l'aimer, l'estimer, l'honorer autant qu'il étoit possible.

Ce matin en déjeûnant il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur; puis sous prétexte de ne pas courir, disoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les bosquets, et précisément, ma chére, dans ce même bosquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me suis sentie un affreux battement de coeur, et j'aurois refusé d'entrer si la honte ne m'eût retenue, et si le souvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Elisée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne sais si le philosophe étoit plus tranquille; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux sur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, et je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le bosquet j'ai vu mon mari me jetter un coup d'oeil et sourire. Il s'est assis entre nous, et après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main: mes en-

fans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne seront point vains, et que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, et ma consolation dans les ennuis d'une vieillesse qui s'approche: mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoissez; il est juste de rendre les choses égales, et quoique je n'aye rien de fort intéressant à vous apprendre; puisque vous n'avez plus de secret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mystere de sa naissance, qui jusqu'ici n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sang-froid et la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme; mais ce secret n'est rien pour lui, et il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les événemens de ma vie; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes aventures que mon caractere. Elles sont simples comme lui, et sachant bien ce que je suis vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille et le coeur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier en di-

ſant qu'ils ne ſentent rien; c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point de paſſion qui les détourne de ſuivre le vrai guide de l'homme. Peu ſenſible au plaiſir et à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce ſentiment d'intérêt et d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir ſouffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir ſouffrir les méchans. Mon ſeul principe actif eſt le goût naturel de l'ordre, et le concours bien combiné du jeu de la fortune et des actions des hommes me plait exactement comme une belle ſymétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque paſſion dominante, c'eſt celle de l'obſervation. J'aime à lire dans les coeurs des hommes; comme le mien me fait peu d'illuſion, que j'obſerve de ſang-froid et ſans intérêt, et qu'une longue expérience m'a donné de la ſagacité, je ne me trompe gueres dans mes jugemens; auſſi c'eſt là toute la récompenſe de l'amour-propre dans mes études continuelles; car je n'aime point à faire un rôle, mais ſeulement à voir jouer les autres: la ſociété m'eſt agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être et devenir un oeil vivant,

je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux; sans me soucier d'en être vu j'ai besoin de les voir, et sans m'être chers ils me sont nécessaires. «

» Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans et les valets; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence et si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au péril qui m'y menaçoit et dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, et voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger; c'est là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement et contre son devoir. Le coeur sensible et reconnoissant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, et nous ne cessâmes d'entretenir depuis ce tems là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt

n'eſt pas, comme je l'avois cru, le ſeul mobile des actions humaines, et que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en eſt auſſi qui la favoriſent. Je conçus que le caracte-re général de l'homme eſt un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient et qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la for-tune et de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, et, mépriſant la vaine opinion des conditions, je me jettai ſuc-ceſſivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous et à connoître les uns par les autres. Je ſentis, comme vous l'a-vez remarqué dans puelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on ſe conten-te de regarder, qu'il faut agir ſoi-même pour voir agir les hommes, et je me fis acteur pour être ſpectateur. Il eſt toujours aiſé de deſcen-dre: j'eſſayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit aviſé. Je devins même payſan, et quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trou-vé ſi novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoiſſance des hommes, dont l'oiſive philoſophie ne donne que l'appa-rence, je trouvai un autre avantage auquel je

ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, et de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, et par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude qui m'ennuya toujours me devenoit affreuse, et je ne pouvois plus espérer de l'éviter long-tems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois besoin d'un attachement; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le tems, et pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude et la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux et pere, et je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre et de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier; elle n'est pas sans mérite; elle a le coeur sensible, et l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté, ni un prodige d'esprit: mais venez la voir, et croyez que si vous ne

sentez rien pour elle, vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, et je trouvai que votre pere m'avoit parlé modestement de vous. Vos transports, vos larmes de joie en l'embrassant me donnerent la premiere ou plutôt la seule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impression fut légere, elle étoit unique, et les sentimens n'ont besoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur résistent. Trois ans d'absence ne changerent point l'état de mon coeur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, et c'est ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chére, avec quelle étrange surprise j'appris alors que tous mes secrets lui avoient été révélés avant mon mariage, et qu'il m'avoit épousée sans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcusable, a continué M. de Wolmar. J'offensois la délicatesse; je péchois contre la prudence; j'exposois votre honneur et le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource: mais je vous aimois, et n'aimois que vous. Tout le reste m'étoit indifférent. Comment réprimer la passion même la plus foible, quand elle est sans contre-poids? Voilà

l'inconvénient des caracteres froids et tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en furvient une qui les atteigne, ils font auffi-tôt vaincus qu'attaqués, et la raifon, qui gouverne tandis qu'elle eft feule, n'a jamais de force pour réfifter au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, et j'ai fuccombé. Si l'ivreffe de quelque autre paffion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux-pas: il n'y a que des ames de feu qui fachent combattre et vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions fublimes font leur ouvrage; la froide raifon n'a jamais rien fait d'illuftre, et l'on ne triomphe des paffions qu'en les oppofant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine feule et tient tout en équilibre; voilà comment fe forme le vrai fage, qui n'eft pas plus qu'un autre à l'abri des paffions; mais qui feul fait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute; fi c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement; mais, Julie, je vous connoiffois et n'en fis point en vous époufant. Je fentis que de vous feule dépendoit tout le bon-

heur dont je pouvois jouir, et que si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi. Je savois que l'innocence et la paix étoient nécessaires à votre coeur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, et qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, et que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable que vous apprendriez à la devenir.

Votre coeur étoit usé pour l'amour; je comptai donc pour rien une disproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, et impossible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus qu'à-moitié écoulée qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable et je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'osai croire à la vertu et vous épousai. Le mystere que vous me faisiez ne me surprit point; j'en savois les rai-

sons, et je vis dans votre sage conduite celle de sa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réserve, et ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos levres. Je ne me suis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse, je desirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premieres conditions sont remplies. Mon enfant, j'espere que la troisieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou en m'écriant; mon cher mari! ô le meilleur et le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le vôtre, et d'être mieux mérité.... vous êtes heureuse autant qu'il se peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il est tems de jouir en paix d'un bonheur qui vous a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile et douce, et c'est à la

ren-

rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert sans nous en parler. Julie, nous avons réussi, mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, et de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître et à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit sa foiblesse en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoit d'autres loix que celles du devoir et de l'honneur, et à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute qui reste à reprocher. Loin de prendre encore contre vous même des précautions injurieuses, apprenez donc à compter sur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutot d'avoir sçu choisir un honnête homme dans un âge où il est si facile de s'y trom-

per, et d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons me furent-elles connues que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que sur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'est par un attrait qui ne séduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit sitôt qu'elle deviendroit criminelle, et que le vice pouvoit entrer dans des coeurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne faloit point rompre; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses louables, qu'il faloit plutôt le régler que l'anéantir; et qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix. Je savois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes passions, et que si les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée est capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer sa sévérité. Je nourris son amitié pour vous, dit-il à St. Preux; j'en ôtai ce qui pouvoit y rester de trop, et je crois vous avoir

conſervé de ſon propre coeur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiſſé, ſi je l'euſſe abandonné à lui-même.

Mes ſuccès m'encouragerent, et je voulus tenter votre guériſon comme j'avois obtenu la ſienne; car je vous eſtimois et malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance et de la franchiſe. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé; vous ne me tromperez point; et quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez, et ſuis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que ma conduite a l'air bizarre et choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à meſure qu'on lit mieux dans les coeurs, et le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille; ſoyez ce que vous êtes et nous ferons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous et vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent et je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui da-

vantage; mais si mes projets s'accomplissent et que mon espoir ne m'abuse pas, nos destinées seront mieux remplies et vous serez tous deux plus heureux que si vous aviez été l'un à l'autre.

En se levant il nous embrassa, et voulut que nous nous embrassions aussi, dans ce lieu ... dans ce lieu même où jadis ... Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, et je connus que mon coeur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, et me montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant: Julie, ne craignez plus cet asyle, il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, cousine, mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des coeurs: Que le Ciel le lui laisse toujours! avec tant de sujets de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner: patience, mon ange, nous y voici;

mais la conversation que je viens de de rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems est attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, et qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroissoit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans sa maison. Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui fasse mes honneurs pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espere qu'il trouve ici leur franchise et qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour et tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour qui a ses beautés et même de celles que vous aimez; vous visiterez le patrimoine de mes peres et le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de Milord Edouard qui . . . . mais heureusement j'ai eu le tems de

me mordre la langue. Il m'a répondu tout simplement que j'avois raison et qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout, a répliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hé bien! restez, a repris mon mari en lui serrant la main: homme honnête et vrai, je suis très-content de ce mot là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le silence, et n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu. Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous,. aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, et Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions? Pour moi, je suis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à son coeur et non pas au hazard, et il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi; je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques

relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme et mon honneur en dépôt à celle qui, fille et séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique et sûr. Je confie Julie épouse et mere à celui qui maître de contenter ses desirs sçut respecter Julie amante et fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort le dise, et je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, et sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès et à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je fais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, et celui qui ne me refusa jamais rien ne me refusera pas une si légere grace. Mais, ma chére, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, et je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aye besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, et qu'il n'hésitera pas à l'accompagner: mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, et puis-je faire cette démarche sans conserver sur St. Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la sens nécessaire, et ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel; mais ce danger existe-t-il en effet? Voilà précisément le doute que du dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon coeur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble ni crainte, et dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-

à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, et quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence, et que quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, est-ce assez que mon coeur me rassure, quand la raison doit m'allarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice? Comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation: et braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore?

Pese toutes ces considérations, ma cousine, tu verras que quand elles seroient vaines par elles-mêmes, elles sont assez graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occasion délicate; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement, et me rendent timide à me déterminer sur toutes choses. Quoique tu penses de toi-même, ton ame est calme et tranquille, j'en suis sûre; les objets s'y peignent tels qu'ils sont; mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond et les défigure. Je n'ose plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je sens, et malgré de si longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.

LETTRE XIII.

REPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

Pauvre cousine! Que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix! Tout ton mal vient de toi, ô Israël!

si tu suivois tes propres regles; que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la voix intérieure, et que ton coeur fît taire ta raison, tu te livrerois sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, et tu ne t'efforcerois point contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, et tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems; y penses-tu? Compare aussi les conditions, et souviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuses, ma chére enfant; on ne se donne point ainsi le change à soi-même: si l'on peut s'étourdir sur son état en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est sitôt qu'on veut s'en occuper, et l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant,

et crois que la noble franchise d'une ame droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire, de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, et n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en alarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chute il faut se tenir debout, et que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voilà dévote comme elle: plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes terreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, et si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie; toi dont la morale est aussi facile et douce qu'elle est honnête et pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude et qui sort de ton caractere dans tes maximes sur la séparation des sexes? Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même maniere; mais regarde si cette importante regle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique,

s'il faut l'appliquer indifféremment et sans exception aux femmes et aux filles, à la société générale et aux entretiens particuliers, aux affaires et aux amusemens, et si la décence et l'honnêteté qui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempérer? Tu veux qu'en un pays de bonnes moeurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître et s'assortir, mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particuliere. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes et les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison, et qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maîtresse du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il survient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuseras-tu de recevoir son hôte en son absence et de lui faire les honneurs de ta maison, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui? Remonte au princi-

pe et toutes les regles s'expliqueront. Pourquoi pensons-nous que les femmes doivent vivre retirées et séparées des hommes? Ferons-nous cette injure à notre sexe de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, et seulement pour éviter le danger des tentations? Non, ma chére, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, et livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui nous sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui nous prescrit des occupations différentes; c'est cette douce et timide modestie, qui, sans songer précisement à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette réserve attentive et piquante qui, nourrissant à la fois dans les coeurs des hommes et les desirs et le respect, sert pour ainsi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette sage et discrete réserve, sans caprice et sans refus, elles savent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, et

les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte est trop général pour ne pas comporter des exceptions, et que n'étant point fondé sur un devoir rigoureux, la même bienséance qui l'établit, peut quelquefois en dispenser.

La circonspection que tu fondes sur tes fautes passées est injurieuse à ton état présent; je ne la pardonnerois jamais à ton coeur, et j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raison. Comment le rempart qui défend ta personne n'a-t-il pu te garantir d'une crainte ignominieuse? Comment se peut-il que ma cousine, ma soeur, mon amie, ma Julie confonde les foiblesses d'une fille trop sensible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever et soutenir ton ame. Ton mari qui en présume tant et dont tu as l'estime à justifier; tes enfans que tu veux former au bien et qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere; ton vénérable pere qui t'est si cher, qui jouit de ton bonheur et s'illustre de sa fille plus même que de ses ayeux; ton amie dont le sort dépend du tien et à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué; sa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux

inspirer; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta personne, et qui te respecte encore plus qu tu ne le redoutes; toi-même, enfin, qui trouves dans ta sagesse le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, et qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines, combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oser défier de toi! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je besoin de considérer ce qu'elle est? Il me suffit de savoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah! si jamais ton coeur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours: mais dans l'instant même où tu croyois l'envisager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait présente, par celle qu'elle t'inspira, dès qu'y penser eût été la commettre.

Je me souviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, et où l'on se dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je sais quelles maximes regnent là-dessus dans le grand monde où la vertu n'est rien, où tout n'est

que

que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en est ridicule contre l'usage qui les autorise. Mais toi, Julie, ô toi, qui brûlant d'une flamme pure et fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, et n'avois rien à te reprocher entre le Ciel et toi; toi qui te faisois respecter au milieu de tes fautes; toi qui livrée à d'impuissans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de supporter ton propre mépris, quand tout sembloit te rendre excusable; oses-tu redouter le crime après avoir payé si cher ta foiblesse? Oses-tu craindre de valoir moins aujourdd'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chére, loin que tes anciens égaremens doivent t'alarmer ils doivent animer ton courage; un repentir si cuisant ne mene point au remords, et quiconque est si sensible à la honte ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eût des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne à-t-elle besoin d'appui? Dis-moi donc quels sont les raisonnables motifs de crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où même après

ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont cessé de résister et ont fini par vaincre. Ah Julie! croirai-je qu'après tant de tourmens et de peines, douze ans de pleurs et six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, sois sincere avec toi-même; si le péril existe, sauve ta personne et rougis de ton coeur; s'il n'existe pas, c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il est même honteux de les vaincre, et que se précautionner contre elles est moins s'humilier que s'avilir?

Je ne prétends pas te donner mes raisons pour invincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, et cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne sais pas te rendre justice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais sçu voir que ton coeur, et t'ai toujours adorée; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, et te juge exactement selon ton mérite. Prompte, comme tous les gens sensibles, à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des coeurs tendres;

mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, et que pas un des mouvemens qui s'y passent n'échappe à ses observations. Je les trouve même si fines et si justes que j'ai rebroussé presque à l'autre extrémité de mon premier sentiment, et je croirois volontiers que les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur coeur jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens et vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, et ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoi qu'il en soit, M. de Wolmar te connoit bien, il t'estime, il t'aime, et son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entiere direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser? Peut-être sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes jalouses qu'une jeune femme inspire ordinairement à un vieux mari; peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familierement avec ton ami, sans alarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance et d'estime digne de celle qu'il a pour

toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids; et pour moi, je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence et à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse et à ses lumieres.

Veux-tu, sans désobliger M. de Wolmar te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, et prévenir un danger qui n'existe plus? Restée seule avec le philosophe, prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été jadis si nécessaires; impose-toi la même réserve que si avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton coeur et du sien. Evite les conversations trop affectueuses, les tendres souvenirs du passé; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête; entoure-toi sans cesse de tes enfans; reste peu seule avec lui dans la chambre, dans l'Elisée, dans le bosquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces mesures d'une maniere si naturelle qu'elles semblent un effet du hazard, et qu'il ne puisse imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas exposer. Prends le tems de cette absence pour te donner cet amusement, en

laiſſant tes enfans ſous la garde de la Fanchon. C'eſt le moyen de te livrer ſans riſque aux doux épanchemens de l'amitié, et de jouir paiſiblement d'un long tête-à-tête ſous la protection des Bateliers, qui voyent ſans entendre, et dont on ne peut s'éloigner avant de penſer à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en ſuis ſûre; c'eſt de faire en l'abſence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à ſon retour, et de ſonger au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche et incapable de mauvaiſe foi a contre le vice bien des reſſources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, et ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Au reſte, puiſque ton mari doit me voir en paſſant; il me dira, j'eſpere, les véritables raiſons de ſon voyage, et, ſi je ne les trouve pas ſolides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire: c'eſt ſur quoi tu peux compter. En attendant en voilà je penſe plus qu'il n'en

faut pour te raffurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant et plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois et que tu veux être. Quand tu te livrerois à la feule honnêteté de ton ame, tu ne rifquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues: on a beau couvrir du vain nom de foibleffes des fautes toujours volontaires; jamais femme ne fuccombe qu'elle n'ait voulu fuccomber, et fi je penfois qu'un pareil fort pût t'attendre, crois-moi, crois en ma tendre amitié, crois-en tous les fentimens qui peuvent naître dans le coeur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop fenfible à t'en garantir pour t'abandonner à toi feule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiffances qu'il avoit avant ton mariage me furprend peu: tu fais que je m'en fuis toujours doutée, et je te dirai de plus que mes foupçons ne fe font pas bornés aux indifcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit et vrai comme ton pere, et qui avoit tout au moins des foupçons lui-même, pût fe réfoudre à tromper fon gendre et fon ami. Que s'il t'engageoit fi fortement au fecret, c'eft que la maniere de le révéler devenoit fort différen-

te de sa part ou de la tienne, et qu'il vouloit sans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il savoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous causerons de tout cela plus à loisir dans un mois d'ici.

Adieu, petite cousine, c'est assez prêcher la prêcheuse; reprends ton ancien métier, et pour cause. Je me sens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, et ne sais gueres ce que je fais. Ah Chaillot! .... Chaillot! si j'étois moins folle ... mais j'espere de l'être toujours.

P. S. A propos; j'oubliois de faire compliment à ton Altesse. Dis-moi, je t'en prie, Monseigneur ton mari est-il Atteman, Knès, ou Boyard? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde. *) O pauvre enfant! Toi qui as tant gémi d'être née Demoiselle, te voilà bien

---

*) Mde. d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms sont en effet des titres distingués, mais qu'un Boyard n'est qu'un simple gentilhomme.

chanceuse d'être la femme d'un Prince! Entre nous, cependant, pour une Dame de si grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne sais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, et qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son pere?

LETTRE XIV.

DE M. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

Je pars pour Etange, petite cousine, je m'étois proposé de vous voir en allant; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, et j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en

avois conçue. Je crois déjà m'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere; mais quand il sera tems de les prendre je serai trop âgé pour les remplir, et tranquille et contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs par la raison qui vous est connue *) Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à son gré. Comme par mille autres raisons votre sexe n'est pas propre à ces mêmes soins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever son Henriette; je vous destine pour votre part le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi et que vous avez approuvé; la mienne sera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maison, et de goûter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ses enfans à des

---

*) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur, mais il est prié de ne pas s'impatienter.

mains mercenaires, et je n'ai pu blâmer ses scrupules. Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumieres d'un maître; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui son coeur puisse inspirer le zele d'un pere; et le génie n'est gueres à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables, et si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher et auquel il a de si grandes obligations; à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, et comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite cousine, la clef de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette explication, et qui, j'espere, aura désormais l'approbation de Julie et la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui feroient impracticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant, avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être, et comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins?

Je vous ai vu quelquefois sourire à mes observations sur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec toute la subtilité qu'on prête à votre sexe n'eussiez jamais faite, dont pourtant vous sentirez peut-être l'évidence au premier instant, et que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer sur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens sont plus amoureux que jamais, ce n'est pas, sans doute, une merveille à vous apprendre. De vous assurer au contraire qu'ils sont parfaitement gué-

vis; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu, ce n'eſt pas là, non plus, leur plus grand miracle: mais que ces deux oppoſés ſoient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, et qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils ſoient toujours amans et ne ſoient plus qu'amis; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, et ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

Telle eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours ſoit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au ſujet du portrait a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le myſtere, et je vois qu'ils ſont toujours de bonne foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entends; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture: un voile de ſageſſe et d'honnêteté fait tant de replis autour de ſon coeur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'oeil humain d'y pénétrer, pas même au ſien propre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre, eſt qu'elle ne ceſſe de cher-

cher en elle-même ce qu'elle feroit si elle étoit tout-à-fait guérie, et le fait avec tant d'exactitude, que si elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas si bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des sentimens qui lui restent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans sa premiere jeunesse; mais je les vois sans avoir droit de m'en offenser. Ce n'est pas de Julie de Wolmar qu'il est amoureux, c'est de Julie d'Etange; il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maîtresse, la mere de deux enfans n'est plus son ancienne écoliere. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup et qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir. Il l'aime dans le tems passé: voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la memoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'est pas une vaine subtilité, petite cousine, c'est une observation très-solide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroit. Je pense même qu'elle ne feroit pas difficile à expliquer en cette occasion par vos propres idées. Le tems où vous séparâtes ces

deux amans fut celui où leur passion étoit à son plus haut point de véhémence. Peut-être s'ils fussent restés plus long-tems ensemble se feroient-ils peu à peu refroidis; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'instant de leur séparation. Le jeune homme ne voyant point dans sa maîtresse les changemens qu'y faisoit le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, et non plus telle qu'elle étoit. *) Pour le rendre heureux il n'ètoit pas question seulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge et dans les mêmes circonstances où elle

---

*) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, et vous voulez inspirer des feux constans? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même et l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse et vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des coeurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle est devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne en ce sens à son préjudice; car c'est de l'ancienne et non pas d'une autre qu'il est amoureux.

L'erreur qui l'abuse et le trouble est de confondre le tems et de se reprocher souvent comme un sentiment actuel, ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le désabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur, que de ses lumieres. Lui découvrir le véritable état de son coeur seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivré de scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réserve, et les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit

avoir faits et qui sert d'encouragement pour achever, il faloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chéres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez plus contribuer que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible et facile à subjugeur. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme et la mere de mes enfans: j'efface un tableau par un autre, et couvre le passé du présent. On mene un coursier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur coeur est déjà refroidi, et leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je

Je crois bien connoître les forces de l'un et de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir; car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles et à négliger les superflues. Les huit jours pendant lesquels je les vais laisser ensemble suffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentimens et connoître ce qu'ils sont réellement l'un à l'autre. Plus ils se verront seul-à-seul, plus ils comprendront aisément leur erreur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer sans risque à la familiarité dans laquelle ils vivront nécessairement si mes vues sont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conseils qu'elle ne pouvoit refuser de suivre sans se faire tort. Quel plaisir je prendrois à lui donner cette preuve que je sens tout ce qu'elle vaut, si c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût se faire un mérite de sa confiance! Mais quand elle n'auroit rien gagné sur son coeur, sa vertu resteroit la même; elle lui coûteroit davantage, et ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reste aujourd'hui

quelque peine intérieure à souffrir, ce ne peut être que dans l'attendrissement d'une conversation de réminiscence qu'elle ne saura que trop pressentir, et qu'elle évitera toujours. Ainsi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inspirent, et par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite cousine, jusqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en fassicz un mystere. J'ai pour maxime de ne point interposer de secrets entre les amis; ainsi je remets ceux-ci à votre discrétion: faites-en l'usage que la prudence et l'amitié vous inspireront: je sais que vous ne ferez rien que pour le mieux et le plus honnête.

LETTRE XV.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

M. de Wolmar partit hier pour Etange, et j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien.

Je me ſens plus contraint qu'en ſa préſence même; un morne ſilence regne au fond de mon coeur; un effroi ſecret en étouffe le murmure, et, moins troublé de deſirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime ſans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame ſe raſſure et perd ces indignes frayeurs? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle ſa vue appaiſe mon trouble, ſes regards épurent mon coeur. Tel eſt l'aſcendant du ſien qu'il ſemble toujours inſpirer aux autres le ſentiment de ſon innocence, et le repos qui en eſt l'effet. Malheureuſement pour moi ſa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la ſociété de ſes amis, et dans les momens que je ſuis forcé de paſſer ſans la voir, je ſouffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me ſens accablé; c'eſt un mot qu'elle me dit hier après le départ de ſon mari. Quoique juſqu'à cet inſtant elle eût fait aſſez bonne contenance, elle le ſuivit longtems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au ſeul éloignement de cet heureux epoux; mais je conçus à ſon diſcours que cet attendriſſement avoit encore une autre cau-

fe qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, et vous favez s'il m'eft cher. Ne croyez pas pourtant que le fentiment qui m'unit à lui, auffi tendre et plus puiffant que l'amour, en ait auffi les foibleffes. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre enfemble eft interrompue, l'efpoir affuré de la reprendre bientôt nous confole. Un état auffi permanent laiffe peu de viciffitudes à craindre, et dans une abfence de quelques jours, nous fentons moins la peine d'un fi court intervalle que le plaifir d'en envifager la fin. L'affliction que vous lifez dans mes yeux vient d'un fujet plus grave, et quoiqu'elle foit relative à M. de Wolmar, ce n'eft point fon éloignement qui la caufe.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur fur la terre. J'ai pour mari le plus honnête et le plus doux des hommes; un penchant mutuel fe joint au devoir qui nous lie; il n'a point d'autres defirs que les miens; j'ai des enfans qui ne donnent et promettent que des plaifirs à leur mere; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus vertueufe, plus aimable que celle dont mon coeur eft idolâtre, et je vais paffer mes jours avec elle: vous-même contribuez

à me les rendre chers en justifiant si bien mon estime et mes sentimens pour vous. Un long et fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meilleur des peres: tout nous prospere; l'ordre et la paix regnent dans nôtre maison; nos domestiques sont zélés et fideles; nos voisins nous marquent toute sorte d'attachement, nous jouissons de la bienveillance publique. Favorisée en toutes choses du Ciel, de la fortune et des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un grand secret, un seul chagrin l'empoisonne, et je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame, et auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'est pas heureuse, me dis-je en soupirant à mon tour, et ce n'est plus moi qui l'empêche de l'être!

Cette funeste idée bouleversa dans un instant toutes les miennes et troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jetté, je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son coeur, qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret et me permit de vous le réveler. Mais voici l'heure de la promenade. Mde. de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se pro-

mener avec ses enfans, elle vient de me le faire dire. J'y cours, Milord, je vous quitte pour cette fois, et remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

DE MDE. DE WOLAR.

A SON MARI.

Je vous attends mardi comme vous me le marquez, et vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Mde. d'Orbe; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, et vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD

Je veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, et dont heureusement nous avons été quittes pour la peur et un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Mde. de Wolmar n'est pas loin du lac, et qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désoeuvrement où l'absence de son mari nous laisse et la beauté de la soirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, et nous nous embarquâmes avec quelques provisions pour le dîner. J'avois pris un fusil pour tirer des besolets; *) mais elle me fit

*) Oiseau de passage sur le lac de Geneve. Le besolet n'est pas bon à manger.

honte de tuer des oiseaux à pure perte et pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeller de tems en tems des gros sifflets, des tiou-tiou, des crenets, des sifflassons, *) et je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grêbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-coeur, non sans quelques représentations, et je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils avoient pris que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau; puis par une vivacité de jeune homme dont il seroit tems de guérir, m'étant mis à nager, **) je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous

---

*) Diverses sortes d'oiseaux de lac de Geneve, tous très-bon à manger.

**) Terme des Bateliers du lac de Geneve. C'est tenir la rame qui gouverne les autres.

trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage. *) Là j'expliquois à Julie toutes les parties du superbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchûres du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, et semble craindre de souiller de ses eaux bourbeuses le crystal azuré du lac. Je lui faisois observer les redans des montagnes, dont les angles correspondans et paralleles forment dans l'espace qui les sépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches et charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyans et parés de toutes parts forment un tableau ravissant; où la terre par-tout cultivée et par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, et qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misere, je lui faisois sensible-

---

*) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac ait deux lieues de large.



ment distinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richesse, le nombre et le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disois-je, que la terre ouvre son sein fertile et prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les tristes mazures, la bruyere et les ronces qui couvrent une terre à demi-déserte annocent de loin qu'un maître absent y domine, et qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amusions agréablement à parcourir ainsi des yeux les côtes voisines, un séchard qui nous poussoit de biais vers la rive opposée, s'éleva, fraîchit considérablement, et quand nous songeâmes à revirer, la résistance se trouva si forte qu'il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles; il falut regagner la rive de Savoye et tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous et qui est presque le seul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent ayant changé se renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bate-

liers; et nous faisoit dériver plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, et presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de coeur, foible et défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau et cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger; le soleil, la fatigue et la sueur nous mirent tous hors d'haleine et dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, et mêlant dans un vase du vin avec de l'eau de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment où la chaleur et l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu, et ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le

bateau brisé, et dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis distinctement ces mots: O mes enfans! faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du péril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, et la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, et après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoit donnés, et comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous, à terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appetit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée: Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, et je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois; dans les petites choses comme dans les grandes cette ame aimante se peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte et le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, et songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles: loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, et mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil et du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris et des bois; il n'est question que de monter entre quelques rochers, et vous qui n'aimez pas la plaine en supporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, et nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes et si délicieux, uniquement occupé d'elle, et c'est de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours desiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asyle au milieu des glaces, et où mon coeur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri,

dans une saison plus agréable et avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisois un plaisir de lui montrer d'anciens monumens d'une passion si constante et si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais, qui montant insensiblement entre les arbres et les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant et reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, et nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage et désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles et paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, et charioit avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commence-

ment du monde. *) Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent, et au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant et champêtre; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, et rouloient sur la verdure en filets de crystal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchoient leurs têtes sur les nôtres; la terre humide et fraiche étoit couverte d'herbe et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnoient; il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

---

*) Ces montagues sont si hautes qu'une demiheure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.



Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque tems contemplé: Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec un oeil humide, votre coeur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrete à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits et plusieurs vers de Petrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après si long-tems, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence: O Julie! éternel charme de mon coeur! Voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidele amant du monde. Voici le séjour où ta chére image faisoit son bonheur, et préparoit celui qu'l reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages; la verdure et les fleurs ne tapissoient point ces compartimens; le cours de ces ruisseaux n'en formoit point les divisions; ces oiseaux n'y faisoient point entendre leurs ramages; le vorace épervier, le corbeau funebre et l'aigle terrible des Alpes faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes; d'immen

menses glaces pendoient à tous ces rochers; des festons de neige étoient le seul ornement de ces arbres; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver et l'horreur des frimats; les feux seuls de mon coeur me rendoient ce lieu supportable, et les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyois pour contempler au loin ton heureux séjour; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton coeur; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon; là je vins relire et baiser mille fois la derniere que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un oeil avide et sombre je mesurois la profondeur de ces abymes; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le tems que j'y passois à gémir de ton absence? . . . . .
J'allois continuer, mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée et m'avoit saisi la main, la serra sans mot dire, en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout-à-coup détournant la vue

et me tirant par le bras: allons nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, et je quittai pour jamais ce triſte reduit comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, et je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le ſouper, nous fûmes nous aſſeoir ſur la grève en attendant le moment du départ. Inſenſiblement la lune ſe leva, l'eau devint plus calme, et Julie me propoſa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'aſſeyant à côté d'elle je ne ſongeai plus à quitter la main. Nous gardions un profond ſilence. Le bruit égal et meſuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant aſſez gai des bécaſſines *) me retraçant les plaiſirs d'un

*) La Bécaſſine du lac de Geneve n'eſt point l'oiſeau qu'on appelle en France du même nom.

autre âge, au lieu de m'égayer m'attristoit. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un Ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon coeur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeller une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les sentimens délicieux qui remplissoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

E tanta fede, e sì dolci memorie,
E sì lungo costume! *)

Le chant plus vif et plus animé de la nôtre donne au lac durant les nuits d'été un air de vie et de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

*) Et cette foi si pure et ces doux souvenirs et cette longue familiarité.

Metast.

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur passé, tout revenoit, pour augmenter ma misere présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disois-je en moi-même; ces tems, ces tems heureux ne sont plus; ils sont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos coeurs sont toujours unis! Il me sembloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avois moins souffert tout le tems que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémissois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon coeur; je me flattois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines; j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur et de rage qui m'agiterent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans

ses bras ma vie et mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon ame, l'attendrissement surmonta le désespoir; je me mis à verser des torrens de larmes, et cet état comparé à celui dont je sortois n'étoit pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, longtems, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir; je le sentis fort mouillé. Ah! lui dis-je tout bas! je vois que nos coeurs n'ont jamais cessé de s'entendre! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la derniere fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommencâmes alors à causer tranquillement, et au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés j'apperçus à la lumiere qu'elle avoit les yeux rouges et fort gonflés; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos: elle se retira, et je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. J'espere qu'elles seront la crise qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette avanture m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme et du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement tentés et succombent! Pour Julie; mes yeux le virent, et mon coeur le sentit: elle soutint ce jour là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu soutenir; elle vainquit pourtant: mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle? O Edouard! quand séduit par ta maîtresse tu sçus triompher à la fois de tes desirs et des siens. n'étois-tu qu'un homme? Sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

LETTRE I.

DE MILORD EDOUARD

A SAINT PREUX. *)

Sors de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus que pour être sage. A trente ans passés, il est tems de songer à soi; commence donc à rentrer en toi-même, et sois homme une fois avant la mort.

---

*) Cette lettre paroit avoir été écrite avant la réception de la précédente.

Mon cher; votre coeur vous en a longtems imposé sur vos lumieres. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable; vous avez pris le sentiment pour de la raison, et content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un coeur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs; il n'acquiert qu'un vain savoir et de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la premiere moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en sait apprécier les objets; et cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

La jeunesse du sage est le tems de ses expériences, ses passions en sont les instrumens; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire

au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un coeur sensible peut éprouver de plaisirs et de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un espace de douze ans vous avez épuisé tous les sentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, et vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres observations se sont portées sur des gens simples et sortant presque des mains de la nature, comme pour vous servir de piece de comparaison. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire à l'autre extrêmité: le génie supplée aux intermédiaires. Passé chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exister encore; vous avez appris à quels signes on reconnoit cet organe sacré de la volonté d'un peuple, et comment l'empire de la raison publique est le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le soleil éclaire. Un spectacle plus

rare et digne de l'oeil du sage, le spectacle d'une ame sublime et pure, triomphant de ses passions et régnant sur elle-même est celui dont vous jouissez. Le premier objet qui frappa vos regards est celui qui les frappe encore, et votre admiration pour lui n'est que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à sentir ni à voir, qui mérite de vous occuper. Il ne vous reste plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse. Vous avez vécu de cette courte vie; songez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos passions, dont vous fûtes long-tems l'esclave, vous ont laissé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle est grande, sans doute, mais soyez-en moins fier. Votre force même est l'ouvrage de votre foiblesse. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la représente si bien, et il seroit difficile qu'une si chére image vous en laissât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle seule, et n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les siennes? Enthousiaste oisif de ses vertus, vous bornerez-vous sans cesse à les

admirer, sans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ses devoirs d'épouse et de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme et d'ami à son exemple? Une femme a triomphé d'elle même, et un philosophe a peine à se vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un discoureur comme les autres, et vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions? *) Prenez-y garde, mon cher; il regne encore dans vos lettres un ton de mollesse et de langueur qui me déplait, et qui est bien plus un reste de votre passion qu'un effet de votre caractere. Je hais par-tout la foiblesse, et n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu sans force, et le chemin du vice est la lâcheté. Osez-vous bien compter sur vous avec un coeur sans courage? Malheureux! Si Julie étoit foible, tu succomberois demain et ne ferois qu'un vil adultere. Mais te voilà resté seul avec elle; apprends à la connoître, et rougis de toi.

---

*) Non, ce siecle de la philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai philosophe. J'en connois un, un seul, j'en conviens; mais

J'espere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous savez à quoi ce voyage est destiné. Dou-

---

c'est beaucoup encore, et pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir sçu rester peu connu? Savant et modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon coeur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoître à ce siecle indigne de vous admirer; c'est Geneve que je veux illustrer de votre séjour: ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé! Heureux le peuple où la jeunesse altiere vient abaisser son ton dogmatique et rougir de son vain savoir, devant la docte ignorance du sage! Vénérable et vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux esprits: leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges: au lieu de déposer comme eux votre sagesse dans des livres, vous l'avez mise dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez et qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ses Concitoyens, et vous êtes chéri des vôtres.

zé ans d'erreurs et de troubles me rendent suspect à moi-même; pour résister j'ai pu me suffire, pour choisir il me faut les yeux d'un ami; et je me fais un plaisir de rendre tout commun entre nous, la reconnoissance aussi-bien que l'attachement. Cependant ne vous y trompez pas; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai si vous en êtes digne, et si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre coeur, j'en suis content; ce n'est pas assez; c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison seule, et où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense, nous laissent, quoiqu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, et auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, et nous fait faire sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, et c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit ponr nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien

connoître. Songez donc à vous examiner et dites-vous si toujours en proie à de vains regrets vous serez à jamais inutile à vous et aux autres, ou si reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par notre armée de Flandres où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez gueres m'attendre avant la fin du mois prochain ou le comencemment d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent et m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite et de repos convenables à mes maximes et à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donné sur Mde. de Wolmar; si son sort n'est pas heureux, qui doit oser aspirer à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur. *)

---

*) Le galimathias de cette lettre me plait, en ce qu'il est tout-à-fait dans le caractere du bon

LETTRE II.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

Oui, Milord, je vous le confirme avec des transſports de joie, la ſcene de Meillerie a été la criſe de ma folie et de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement raſſuré ſur le véritable état de mon coeur. Ce coeur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être, et préfere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher et dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi;

Edouard, qui n'eſt jamais ſi philoſophe que quand il fait des ſottiſes, et ne raiſonne jamais tant que quand il ne fait ce qu'il dit.

et si je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je sens plus de plaisir encore à me regarder comme l'enfant de la maison. La simplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche et me porte au respect. Je passe des jours sereins entre la raison vivante et la vertu sensible. En fréquentant ces heureux époux, leur ascendant me gagne et me touche insensiblement, et mon coeur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend sans qu'on y songe le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuse! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! et que, si l'aspect en paroit d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussi-tôt qu'on la connoit! Le goût que prend Mde. de Wolmar à remplir ses nobles devoirs, à rendre heureux et bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet, à son mari, à ses enfans, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour; mais on y trouve par-tout des coeurs contens et des visages gais. Si quelquefois on y verse des larmes, elles sont d'attendrissement

et

et de joie. Les noirs foucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice et les remords dont ils font le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrete qui la tourmente et dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre, *) tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uniforme et retirée leur feroit inſupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuyeroient des ſoins domeſtiques; elles ne pourroient ſouffrir la campagne; la ſageſſe et l'eſtime d'un mari peu careſſant, ne les dédommageroient ni de ſa froideur ni de ſon âge; ſa préſence et ſon attachement même leur feroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, et ne feroient à leur aiſe dans leur propre maiſon, que quand elles y feroient étrangeres.

---

*) Cette précédente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

Il faut une ame faine pour fentir les charmes de la retraite; on ne voit gueres que des gens de bien fe plaire au fein de leur famille et s'y renfermer volontairement; s'il eft au monde une vie heureufe, c'eft fans doute celle qu'ils y paffent. Mais les inftrumens du bonheur ne font rien pour qui ne fait pas les mettre en oeuvre, et l'on ne fent en quoi le vrai bonheur confifte qu'autant qu'on eft propre à le goûter.

S'il faloit dire avec précifion ce qu'on fait dans cette maifon pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en difant: on y fait vivre; non dans le fens qu'on donne en France à ce mot, qui eft d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode; mais de la vie de l'homme, et pour laquelle il eft né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, et qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de fa famille; elle a des enfans à la fubfiftance defquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal foin de l'homme fociable, et c'eft auffi le premier dont elle et fon mari fe font conjointement occupés. En

entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs befoins, et voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu affez mauvaife opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laiffer ne leur pût fuffire. Ils fe font donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus fûrement qu'avantageufement: au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, et l'exemple de leur conduite eft le feul tréfor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il eft vrai qu'un bien qui n'augmente point eft fujet à diminuer par mille accidens; mais fi cette raifon eft un motif pour l'augmenter une fois, quand ceffera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à plufieurs enfans; mais doivent-ils refter oififs? Le travail de chacun n'eft-il pas un fupplément à fon partage, et fon induftrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de fon bien? L'infatiable avidité fait ainfi fon chemin fous le mafque de la prudence, et mene au vice à force de chercher la fureté. C'eft en vain,

dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hazard, et si notre vie et notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux douteux et des dangers inévitables! La seule précaution qu'il ait prise à ce sujet a été de vivre un an sur son capital, pour se laisser autant d'avance sur son revenu; de sorte que le produit anticipe toujours d'une année sur la dépense. Il a mieux aimé diminuer un peu son fonds que d'avoir sans cesse à courir après ses rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déjà remboursé bien des fois de cette avance. Ainsi l'ordre et la regle lui tiennent lieu d'épargne, et il s'enrichit de ce qu'il a dépensé.

Les maîtres de cette maison jouissent d'un bien médiocre selon les idées de fortune qu'on a dans le monde; mais au fond je ne connois personne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs et les facultés de l'homme riche. Tel est riche

avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre et les fantaiſies n'ont point de bornes, et font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir le parfait accord de deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirigé l'emploi, et c'eſt dans l'harmonie qui regne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre et de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte et contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les domeſtiques font leur devoir, mais le font d'un air mécontent et craintif. Les hôtes ſont bien reçus; mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, et comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; ſans ſonger qu'ils

ne font pas seulement peres, mais hommes, et qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme et du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des regles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'est pas seulement de rendre son séjour riant afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui-même une vie agréable et douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, et ne soient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite opposée à la sienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus souvent au sujet des amusemens des deux cousines, est que la vie triste et mesquine des peres et meres est presque toujours la premiere source du désordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que son coeur et n'en sauroit avoir de plus sûre, elle s'y livre sans scrupule, et pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laisse pas de lui demander beaucoup, et personne ne fait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame si sensible seroit-elle insensible aux plaisirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flat-

tent; on voit qu'elle fait les goûter : mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses propres commodités ni celles des gens qui lui sont chers, c'est-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour superflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée ; mais elle appelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui, de sorte qu'on trouve dans sa maison le luxe de plaisir et de sensualité sans rafinement ni mollesse. Quant au luxe de magnificence et de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au gout de son pere ; encore y reconnoit-on toujours le sien qui consiste à donner moins de lustre et d'éclat que d'élégance et de graces aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carosses, elle approuve assez cela ; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, et me demande toujours si ces beaux vernis rendent les carosses plus commodes ? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands fraix ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau

de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises moeurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a sur-tout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, et que leurs carosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître: montrez ce carosse à des femmes de la cour; un honnête homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont chéres à Mde. de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible et pour elle et pour les autres; et il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de dé-

tourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente: il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoit tous les habitans; elle y étend pour ainsi dire l'enceinte de sa famille, et n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur et de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus et que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, et rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, et le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le sécours des

vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-dessus d'elle même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force et son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer ; et pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convînt de naître ; la simplicité qui la rend sublime, devoit régner autour d'elle ; il lui faloit pour être heureuse vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, et luttent sans espoir et sans fruit contre la misere qui les consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie ; la désolation commune l'eût accablée, et son coeur bienfaisant, épuisé de peine et d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime et soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere et du désespoir. Le Villageois à son aise *) a plus be-

*) Il y a près de Clarens un village appellé Moutru, dont la Commune seule est assez riche

soin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, et fassent aggraver sur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, et le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie et s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre offrent bientôt un tableau de la sienne; l'aisance et le bien-être y sont une de ses moindres influences, la concorde et les moeurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore; elle

---

pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête homme de Subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, et leur bourgeoise un peu moins chére!

voit par-tout ce qui plait à son coeur, et cette ame si peu sensible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui touche à Julie n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes, ses talens, ses goûts, ses combats, ses fautes, ses regrets; son séjour, ses amis, sa famille, ses peines, ses plaisirs et toute sa destinée, font de sa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plait le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, et qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, et souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere et qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits, soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des regles dont elle ne se départ point. Elle sait accorder et refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait ni foiblesse

dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action n'a rien à eſpérer d'elle que juſtice, et pardon s'il l'a offenſée; jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vue refuſer aſſez ſéchement à un homme de cette eſpece une grace qui dépendoit d'elle ſeule. „Je vous ſouhaite du bonheur, lui-dit-„elle, mais je n'y veux pas contribuer, de peur „de faire du mal à d'autres en vous mettant en „état d'en faire. Le monde n'eſt pas aſſez épui-„ſé de gens de bien qui ſouffrent, pour qu'on „ſoit réduit à ſonger à vous.“ Il eſt vrai que cette dureté lui coûte extrêmement et qu'il lui eſt rare de l'excercer. Sa maxime eſt de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui eſt pas prouvée, et il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches qui payent en argent aux malheureux le droit de rejetter leur prieres, et pour un bienfait imploré ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, et depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en fait mieux régler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt à la vérité celui qui

coûte le moins de peine; mais il eſt auſſi le plus paſſager et le moins ſolide; et Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommendations et des ſervices ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable et juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin et mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever et quitter un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre et de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en delivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles. *) Cet état eſt le ſeul néceſſaire et le plus

*) L'homme ſorti de ſa premiere ſimplicité devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même deſirer. Ses ſouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force et la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour ſe ſoutenir, et donne les plus ſûrs moyens de ſe défendre. Quand il eſt queſtion d'eſtimer la puiſſance publique, le bel-eſprit viſite les palais du prince, ſes ports, ſes troupes, ſes arſenaux, ſes villes; le vrai politique parcourt les terres et va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, et le ſecond ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, et plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux payſans leur condition douce, ſans jamais leur aider à en ſortir. Les plus aiſés et les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier et devenir un jour des Meſſieurs, les autres pour entrer en condition et décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment ſouvent à courir; les filles aſpirent à la parure bourgeoiſe, les garçons s'engagent dans un

service étranger; ils croyent valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie et de la liberté, l'air à la fois rogue et rampant des soldats mercenaires, et le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, et les risques continuels de la vie, de la fortune et des moeurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice et à la misere, et l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même; on n'a point avec les paysans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête et grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon paysan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village et ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar et le Baron, quand il est ici, manquent rarement d'assister aux exercices, aux prix, aux revues

du

du village et des environs. Cette jeuneſſe déjà naturellement ardente et guerriere, voyant de vieux Officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage et prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car quoi qu'on faſſe, jamais cinq ſols de paye et la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre et ſous les armes la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maîtreſſe, et la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, et ſur-tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villageois dans un état libre, ne ſe dépeuple en faveur des autres.

Je lui faiſois là-deſſus l'objection des talens divers que la nature ſemble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſidérer avant

le talent, savoir les moeurs et la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, et l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux; et pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme pour le rendre bon et heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

Or de mille sujets qui sortent du village il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent et font fortune, la font presque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état et se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui

réſiſte à l'exemple et ſe conſerve honnête homme, penſez-vous qu'à tout prendre celui-là paſſe une vie auſſi heureuſe qu'il l'eût paſſée à l'abri des paſſions violentes, dans la tranquille obſcurité de ſa premiere condition.

Pour ſuivre ſon talent il le faut connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talens des hommes, et à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment un petit payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, et le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent et faux talent qu'on prend pour véritable, et qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour et veut être Général; un autre voit bâtir et ſe croit Architecte. Guſtin mon jardinier prit le goût du deſſin pour m'avoir vu deſſi-

ner; je l'envoyai apprendre à Lausanne; il se croyoit déjà peintre, et n'est qu'un jardinier. L'occasion, le desir de s'avancer décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas assez de sentir son génie, il faut aussi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il se faire cocher, parce qu'il mene bien son carrosse? Un Duc se fera-t-il cuisinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, personne n'en a pour descendre; pensez-vous que ce soit là l'ordre de la nature? Quand chacun connoitroit son talent et voudroit le suivre, combien le pourroient? Combien surmonteroient d'injustes obstacles? Combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui sent sa foiblesse appelle à son secours le manége et la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire? En multipliant indiscretement les sujets on les confond, le vrai mérite reste étouffé dans la foule, et les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intriguant. S'il existoit une société où les emplois et les rangs fussent exactement mesurés sur les talens et le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit

le mieux remplir; mais il faut se conduire par des regles plus sûres et renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possedent fût exactement proportionné aux besoins de la société, et si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver et nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons et simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité que les autres

par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, et pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, et l'on ne refuſe l'aumône à aucun. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, et dont on privoit ainſi le vrai pauvre; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux et les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, et ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de ſa qualité d'homme, en lui donnant le nom mépriſant de gueux? Compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche; il eſt plus dés-

honorant pour l'homme dur qui s'en sert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison; ce que je sais, c'est que mon mari qui ne cede point en bon sens à vos philosophes, et qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le coeur la pitié naturelle et l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours et n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, et l'on entretient à grands fraix des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre et gâter les moeurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt et d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le coeur et me porte à le secourir, comme je paye un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même: tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en

ſort; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renait ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage et qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant? C'eſt au Souverain de faire en ſorte qu'il n'y ait point de mendians: mais pour les rebuter de leur profeſſion *) faut-il rendre

*) Nourrir les mendians c'eſt, diſent-ils, former des pépinieres de voleurs; et tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians, mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne: or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſif prennent tellement le travail en averſion qu'ils aiment mieux voler et ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé et refuſé, mais vingt liards auroient payé le ſouper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légere aumône s'il ſongeoit qu'elle peut ſauver deux hommes, l'un du crime et l'autre de la mort? J'ai lû quelque part que les mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il

les citoyens inhumains et dénaturés? Pour moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'Etat je sais qu'ils sont tous mes freres, et que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort, et comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance et mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, et que mon refus va réduire au désespoir? L'aumône que je fais donner à la porte est légere. Un demi-crutz *) et un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne, on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison

---

est naturel que les enfans s'attachent aux peres; mais ces peres opulens et durs les méconnoissent, et laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

*) Petite monnoie du pays.

aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, et c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz et un morceau de pain ne coûtent gueres plus à donner et font une réponse plus honnête qu'un, Dieu vous assiste; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, et qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, et de ne point s'endurcir le coeur à l'aspect de ses miseres.

Voilà comment j'en use avec ceux qui mendient, pour ainsi dire, sans prétexte et de bonne foi: à l'égard de ceux qui se disent ouvriers et se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils et du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, et les menteurs le savent si bien qu'il ne s'en présente plus chez nous,

C'eſt ainſi, Milord, que cette ame angéli-que trouve toujours dans ſes vertus de quoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins et d'autres ſemblables ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, et rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus; tant ſon motif eſt toujours louable et honnête, et tant il y a de tempérance et de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs! Elle veut plaire à ſon mari qui aime à la voir contente et gaie; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération, l'ordre et la ſimplicité font valoir, et qui détournent le coeur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame et le corps également ſenſibles. La même délicateſſe regne dans ſes ſentimens et dans ſes organes. Elle étoit faite pour connoître et goûter tous les plaiſirs, et long-tems elle n'aima ſi chérement la vertu

même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là: mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, et l'art de jouir est pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles et douloureuses qui blessent la nature et dont son Auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passageres et modérées, qui conservent à la raison son empire, et servant d'assaisonnement au plaisir en préviennent le dégoût et l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux sens et n'est pas nécessaire à la vie change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin, que c'est à la fois une chaîne qu'on se donne et une jouissance dont on se prive, et que prévenir toujours les desirs n'est pas l'art de les contenter mais de les éteindre. Tout celui qu'elle employe à donner du prix aux moindres choses est de se les refuser vingt fois pour en jouir une. Cette ame simple se conserve ainsi son premier ressort; son goût ne s'use point; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès, et je la vois souvent savourer avec délice

un plaisir d'enfant, qui feroit insipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle se propose encore en cela, est de rester maîtresse d'elle-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, et de plier tous ses desirs à la regle. C'est un nouveau moyen d'être heureuse, car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine, et si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroit le plus singulier dans sa tempérance, c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie est courte, il est vrai, dit-elle; c'est une raison d'en user jusqu'au bout, et de dispenser avec art sa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mene, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, et si notre coeur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occasion les perdent toutes, et toujours ennuyés au sein des plaisirs n'en

savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils pensent économiser, et se ruinent comme les avares pour ne savoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime opposée, et je crois que j'aimerois encore mieux sur ce point trop de sévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaisir par la seule raison qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conserver sur moi l'empire de ma volonté; et j'aime mieux être taxée de caprice que de me laisser dominer par mes fantaisies.

Voilà sur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, et les choses de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandise, et dans les soins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuisine sur-tout n'est pas négligée. La table se sent de l'abondance générale, mais cette abondance n'est point ruineuse; il y regne une sensualité sans raffinement; tous les mets sont communs, mais excellens dans leurs especes; l'apprêt en est simple et pourtant exquis. Tout ce qui n'est que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins et recherchés dont la rareté fait tout le prix et qu'il faut nommer

pour les trouver bons, en font bannis à jamais, et même dans la délicatesse et le choix de ceux qu'on se permet, on s'abstient journellement de certaines choses qu'on réserve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables sans être plus dispendieux. Que croiriez-vous que sont ces mets si sobrement ménagés? Du gibier rare? Du poisson de mer? Des productions étrangeres? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des savoureux herbages qui croissent dans nos jardins, certains poissons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtisserie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chasse des gens de la maison; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque; voilà ce qui couvre et orne la table, ce qui excite et contente notre appétit les jours de réjouissance; le service est modeste et champêtre, mais propre et riant; la grace et le plaisir y sont, la joie et l'appétit l'assaisonnent; des surtouts dorés autour desquels on meurt de faim, des crystaux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert ne remplissent point la place des mets, on n'y fait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux; mais on y fait celui d'ajouter

du charme à la bonne chere, de manger beaucoup sans s'incommoder, de s'égayer à boire sans altérer sa raison, de tenir table longtems sans ennui, et d'en sortir toujours sans dégoût.

Il y a au premier étage une petite salle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle est au rez de chaussée. Cette salle particuliere est à l'angle de la maison et éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un sur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux des richesses qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece est petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable et riante. C'est là que Julie donne ses petits festins à son pere, à son mari, à sa cousine, à moi, à elle-même, et quelquefois à ses enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert on sait d'avance ce que cela veut dire, et M. de Wolmar l'appelle en riant le sallon d'Apollon; mais ce sallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les simples hôtes n'y sont point admis; jamais on n'y mange quand on a des étrangers; c'est l'asyle in-

inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des coeurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, et jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, et c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le ſallon d'Appollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite: mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mêlange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eût averti de l'être; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon coeur, et c'eſt là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je

ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques et cauſer plus en liberté? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, et que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, et je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, et ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence; elle ſe feroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de co-

quetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, et je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne sembler plus qu'une jolie femme, si je n'avois découvert la cause de ce nouveau soin. J'y fus trompé les premiers jours, et sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me désabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'oeil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante et voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au coeur par les yeux, qui n'inspire que du respect, et que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse et de mere régnoit sur tous ses charmes; ce regard timide et tendre étoit devenu plus grave; et l'on eût dit qu'un air plus grand et plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien ni dans ses manieres; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens et nos idées par un aju-

ſtement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, et d'exercer ſur les coeurs l'empire du goût en faiſant de rien quelque choſe. Le jour qu'elle attendoit ſon mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ſes graces naturelles ſans les couvrir; elle étoit éblouiſſante en ſortant de ſa toilette; je trouvai qu'elle ne ſavoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus ſimple, et je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ſes ſoins: en fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtreſſe de la maiſon à tout ce qui la compoſe. Le maître, les enfans, les domeſtiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout eſt tenu avec un ſoin qui marque qu'on n'eſt pas au-deſſous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y eſt en effet, s'il eſt vrai qu'elle conſiſte moins dans la richeſſe de certaines choſes que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties et l'unité d'intention de l'ordonnateur. *) Pour

*) Cela me paroît inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſymétrie d'un grand Palais; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence

moi je trouve au moins que c'eſt une idée plus grande et plus noble de voir dans une maiſon ſimple et modeſte un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun que de voir régner dans un palais la diſcorde et le trouble, et chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune et ſon bonheur dans la ruine d'un autre et dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, et forme un tout agréable à voir: dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'oeil on croit voir une fin commune; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat et le luxe on a moins beſoin de modération

---

dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être point un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

que de goût. La symétrie et la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être et de la félicité touche le coeur humain qui en est avide: mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste? *)

---

*) Le bruit des gens d'une maison trouble incessamment le repos du maître; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ses créanciers lui fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes qu'il est forcé de choucher dans un bouge pour être à son aise, et son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de son cuisinier et jamais de sa faim; s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux; mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brûle d'arriver et ne sait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de son habit l'accable, et il ne peut faire vingt pas à pied: mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse, il en est bien dédommagé

L'idée de la grandeur? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaiſſelle d'argent pourquoi n'eſt-elle pas d'or? Cet homme qui dore ſon carroſſe pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris? Si ſes lambris ſont dorés pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit et vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle et qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les

---

par les paſſans: chacun remarque ſa livrée, l'admire, et dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

yeux et le coeur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroit point, et que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince et le faſte qu'on y voit briller ſans tomber dans la mélancolie et déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon et de la vie uniforme et ſimple de ſes habitans, répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux et paiſibles, unis par des beſoins mutuels et par une réciproque bienveillance y concourt par divers ſoins à une fin commune: chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content et ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, et la ſeule ambition qu'on regarde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent et tant de zele dans ceux qui obéiſſent, que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmen-

ter sa fortune que par l'augmentation du bien commun; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne sauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choses utiles et qu'elles y sont toutes, en sorte qu'on n'y souhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, et qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puisse dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un lustre, de la dorure, à l'instant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le nécessaire, et nulle trace de superflu, on est porté à croire que, s'il n'y est pas, c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, et que si on le vouloit, il y régneroit avec la même profusion: en voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'assistance du pauvre, on est porté à dire; cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voilà, ce me semble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. et Mde. de Wolmar. Il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, et me firent voir que,

ſans rien retrancher dans leur maiſon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup et d'augmenter leur revenu plutôt que de ſe ruiner. Notre grand ſecret pour être riches, me dirent-ils, eſt d'avoir peu d'argent, et d'éviter autant qu'il ſe peut dans l'uſage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit et l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, et ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature, et dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes et des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroit pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujettit, le profit doit être plus apparent que réel, et ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte pro-

bablement sur le gain que feroient avec vous vos fermiers: car le travail se fera toujours avec plus d'économie et la recolte avec plus de soin par un paysan que par vous. C'est une erreur, me répondit Wolmar; le paysan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les fraix, parce que les avances lui sont plus pénibles que les profits ne lui sont utiles; comme son objet n'est pas tant de mettre un fond en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, et le mieux qui puisse arriver est qu'au lieu de l'épuiser il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent comptant recueilli sans embarras, un propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans de grandes pertes, de grands travaux, et quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ailleurs, poursuivit M. de Wolmar, je ne disconviens pas que je ne fasse la culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier; mais aussi le profit du fermier c'est moi qui le fais, et cette culture étant beaucoup meilleure le produit est beaucoup plus grand; de sorte qu'en dépensant davantage, je ne laisse pas de gagner encore. Il y a plus; cet excès de dépense n'est qu'apparent, et pro-

duit réellement une très-grande économie: car, si d'autres cultivoient nos terres, nous serions oisifs; il faudroit demeurer à la ville, la vie y seroit plus chere; il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, et nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns sont à la fois nos devoirs et nos plaisirs; graces à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, et tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amusement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien, et nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du cru couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles et nos habits: rien n'est méprisé parce qu'il est commun, rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons par délicatesse autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, et dont la

qualité n'eſt pas ſuſpecte. Nos mets ſont ſimples, mais choiſis. Il ne manque à notre table pour être ſomptueuſe, que d'être ſervie loin d'ici; car tout y eſt bon, tout y feroit rare, et tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure; qui comme vous voyez n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule, la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes et celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, et quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle que ſi elle eſt bonne et ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage et de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante et ruineuſe, au-

tant la sienne est économe et durable. Ce que le bon goût approuve une fois est toujours bien; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule, et dans sa modeste simplicité il tire de la convenance des choses, des regles inaltérables et sûres, qui restent quand les modes ne sont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, et que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, et manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne sauroit porter deux habits en même tems ni dîner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, et celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être ne risque point de se ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le sage Wolmar, comment avec de l'économie et des soins on peut se mettre au-dessus de sa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre sans changer notre maniere de vivre; car il ne se fait ici presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, et tout ce que nous dépensons nous rend de quoi dépenser beaucoup plus.

Hé bien! Milord, rien de tout cela ne paroit au premier coup d'oeil. Par-tout un air de profusion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix somptuaires qui menent à l'aisance et au plaisir, et l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable et que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature? Comment épuiseroit-on son héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus? Quand chaque année on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, et le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir; on jouit à la fois de ce qu'on dépense et de ce qu'on recueille, et les divers tems se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Je suis entré dans tous les détails du ménage, et j'ai par-tout vu régner le même esprit. Toute la broderie et la dentelle sortent du gynécée; toute la toile est filée dans la basse-cour, ou par de pauvres femmes que

l'on nourrit. La laine s'envoye à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens; le vin, l'huile et le pain se font dans la maison; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut consommer; le boucher se paye en bétail; l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures; le salaire des ouvriers et des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite; les rentes sur les fonds publics fournissent à l'entretien des maîtres et au peu de vaisselle qu'on se permet; la vente des vins et des bleds qui restent donne un fonds qu'on laisse en réserve pour les dépenses extraordinaires; fonds que la prudence de Julie ne laisse jamais tarir, et que sa charité laisse encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choses de pur agrément que le profit du travail qui se fait dans sa maison, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, etc. Ainsi le produit et l'emploi se trouvant toujours compensés par la nature des choses, la balance ne peut être rompue, et il est impossible de se déranger.

Bien

Bien plus: les privations qu'elle s'impose par cette volupté tempérante dont j'ai parlé sont à la fois de nouveaux moyens de plaisir et de nouvelles ressources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le caffé; chez sa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût; elle s'est bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, et dans le sallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, et par laquelle elle aiguise et regle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met à deviner et satisfaire les goûts de son pere et de son mari une attention sans relâche, une prodigalité naturelle et pleine de graces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse: elle ne manque jamais après le souper de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, et, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses

maximes; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le Rancio, le Cherez, le Malaga, le Chassaigne, le Syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir ne sont en effet que des vins de Lavaux diversement préparés; et vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, et comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere et mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah! reprit-elle, ils seront toujours exquis!

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers le désoeuvrement et l'oisiveté qui rendent nécessaires la compagnie, les visites et

les sociétés extérieures, ne trouvent gueres ici de place. On fréquente les voisins, assez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y assujettir. Les hôtes sont toujours bien venus et ne sont jamais desirés. On ne voit précisément qu'autant de monde qu'il faut pour se conserver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amusemens, et pour qui trouve au sein de sa famille une douce société, toutes les autres sont bien insipides. La maniere dont on passe ici le tems est trop simple et trop uniforme pour tenter beaucoup de gens; *) mais c'est par la disposition du coeur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur est intéressante. Avec une ame saine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus

*) Je crois qu'un de nos beaux esprits voyageant dans ce pays là, reçu et caressé dans cette maison à son passage, feroit ensuite à ses amis une relation bien plaisante de la vie de manans qu'on y mene. Au reste, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'est pas particulier à la France, et que c'est apparemment aussi l'usage en Angleterre de tourner ses hôtes en ridicules, pour prix de leur hospitalité.

chers et les plus charmans devoirs de l'humanité, et à se rendre mutuellement la vie heureuse? Tous les soirs Julie contente de sa journée n'en desire point une différente pour le lendemain, et tous les matins elle demande au Ciel un jour semblable à celui de la veille: elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, et qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désoeuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le coeur par quelque endroit avantageux, et rachete quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde et sans politesse, mais bons, simples, honnêtes et contens de leur sort; d'anciens officiers retirés du service; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de sages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modestie et des bonnes moeurs; voilà le cortege que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge et l'expérience, qui, devenus sages à

leurs dépens, reviennent fans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de fa vie, ce ne font point les aventures merveilleufes du riche Sindbad racontant au fein de la molleffe orientale comment il a gagné fes tréfors: ce font les relations plus fimples de gens fenfés que les caprices du fort et les injuftices des hommes ont rebutés des faux biens vainement pourfuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payfans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le fage aimeroit à s'inftruire? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoife des caracteres plus marqués, plus d'hommes penfans par eux-mêmes que fous le mafque uniforme des habitans des villes; où chacun fe montre comme font les autres, plutôt que comme il eft lui-même. La tendre Julie trouve en eux des coeurs fenfibles aux moindres careffes, et qui s'eftiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur coeur ni leur efprit ne font point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à fe former fur nos modeles, et l'on n'a pas peur de trouver en

eux l'homme de l'homme au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens et la raison le frappent, et qu'il se plait à faire causer. Il l'amene à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse et les airs de son état, mais la bienveillance et l'humanité de son caractere. On retient le bon-homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manieres rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, et ne sort point avec lui de ce tendre et touchant respect dû à la vieillesse infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son coeur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin bu à la santé d'une jeune Dame en réchauffe mieux son sang à demi-glacé. Il se ranime à parler de son ancien tems, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa femme, de ses enfans, des travaux cham-

pêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs difcours de fon âge fortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; et quand il n'y auroit dans les chofes qu'il dit que le plaifir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paffe après le dîner dans fa chambre, et en rapporte un petit préfent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, et réciproquement il rend aux enfans quelque don fimple et de leur goût dont elle l'a fecretement chargé pour eux. Ainfi fe forme de bonne heure l'étroite et douce bienveillance qui fait la liaifon des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieilleffe, à eftimer la fimplicité et à diftinguer le mérite dans tous les rangs. Les payfans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maifon refpectable et admis à la table des maîtres, ne fe tiennent point offenfés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge; ils ne difent point, nous fommes trop pauvres, mais, nous fommes trop jeunes pour être ainfi traités; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards et l'efpoir de le partager un

jour les consolent d'en être privés et les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumiere, empressé de montrer à sa femme et à ses enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a servi, les vins dont il a goûté, les discours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, et généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'estime et de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouit une seconde fois, et toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre et généreuse qui donne exemple aux grands, et refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre et rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plait aux ames bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue; mais celles que dicte

en fecret un cœur fimple et reconnoiffant au coin d'un foyer ruftique.

C'eft ainfi qu'un fentiment agréable et doux peut couvrir de fon charme une vie infipide à des coeurs indifférens: c'eft ainfi que les foins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amufemens par l'art de les diriger. Une ame faine peut donner du goût à des occupations communes, comme la fanté du corps fait trouver bons les alimens les plus fimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amufe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, et ne perdent le fentiment du plaifir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eft arrivé précifément le contraire, et des foins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiffé négliger autrefois, lui deviennent intéreffans par le motif qui les infpire. Il faudroit être infenfible pour être toujours fans vivacité. La fienne s'eft développée par les mêmes caufes qui la réprimoient autrefois. Son coeur cherchoit la retraite et la folitude pour fe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eft point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inftruire des de-

voirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus; elle ne lit plus; elle agit. Comme elle se leve une heure plus tard que son mari, elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul tems qu'elle donne encore à l'étude, et la journée ne lui paroit jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison et sur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur sort, ils en jouissent paisiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laisser avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domestiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, et tout ce qui peut rendre douce et charmante à des gens sensés la jouissance d'un bien médiocre, aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III. *)

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

Nous avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils font repartis hier, et nous recommençons entre nous trois une fociété d'autant plus charmante qu'il n'eft rien refté dans le fond des coeurs qu'on veuille fe cacher l'un à l'autre. Quel plaifir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas une marque d'eftime de Julie et de fon mari, que je ne me dife avec une certai-

*) Deux lettres écrites en différens tems rouloient fur le fujet de celle-ci, ce qui occafionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une feule. Au refte, fans prétendre juftifier l'exceffive longueur de plufieurs des lettres dont ce recueil eft compofé, je remarquerai que les lettres des folitaires font longues et rares, celles des gens du monde fréquentes et courtes. Il ne faut qu'obferver cette différence pour en fentir à l'inftant la raifon.

ne fierté d'ame: enfin j'oſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpere honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne avec la conſcience de ſa victoire une élévation nouvelle, et un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand et beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher? Non, Milord, je ſens qu'à votre exemple mon coeur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'angloiſe, réunis et dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble et la douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié! ſentiment vif et céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi? Quelle langue oſe être ton interprête? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce

qu'on sent à ses côtés? Mon Dieu! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, et que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela! O veillées de Besançon! momens consacrés au silence et recueillis par l'amitié! O Bomston! ame grande, ami sublime! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, et ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il est sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, et que les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre: les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le coeur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même: il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment et comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase, plus douce mille

fois que le froid repos des Dieux d'Épicure. Après le déjeûner, les enfans sont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere; mais au lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée selon sa coutume; pour nous dédommager en quelque sorte du tems perdu sans nous voir, elle les a fait rester avec elle, et nous ne nous sommes point quittés jusqu'au dîner. Henriette qui commence à savoir tenir l'aiguille, travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle, et dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriette attentive et qui sait le recueil par coeur avoit soin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller et venir de sa chaise à la table et de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas et lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali, quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine sait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déjà plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui se prenoient et se donnoient sans beaucoup de

foin, mais auffi fans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés fous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfants; nous étions fon mari et moi encore autour de la table à thé lifant la gazette, à laquelle elle prêtoit affez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France et de l'attachement fingulier de fon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelque réflexions fur le bon naturel de cette nation douce et bienveillante, que toutes haïffent et qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang fuprême, que le plaifir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit fon mari d'un ton qu'il m'eût dû laiffer prendre; il y a long-tems que nous fommes tous vos fujets. A ce mot, fon ouvrage eft tombé de fes mains, elle a tourné la tête et jetté fur fon digne époux un regard fi touchant, fi tendre, que j'en ai treffailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux fe font auffi rencontrés. J'ai fenti à la maniere dont fon mari m'a ferré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, et que la douce influence de cette ame expanfive agiffoit autour d'elle, et triomphoit de l'infenfibilité même.

C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois ; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur et d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans ; encore, aussi-tôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite surintendante qui la premiere s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied ; et leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme. *)

Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche ! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole ! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, et son coeur ravi dans une

---

*) Les langues se taisent mais les coeurs parlent.
Marini.

une si délicieuse extase animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eût jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar et moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit rassemblés, et lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marçellin s'est mis à pleurer, et sans s'agiter pour le faire taire; Mde. de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, et je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu et qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mere, et à peine s'apperçoit-on qu'ils soient là. Ils sont vifs, étourdis, sémillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, et l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que dis-

crétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fît comme de soi-même, et qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir et de les aimer, et que quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mere est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer que l'inquiete sollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être: une activité superflue sied si bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature et davantage à leur mere; je leur aurois presque desiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé long-tems de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel

récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans: mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, et me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Long-tems, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, et durant ma premiere grossesse, effrayée de tous mes devoirs et des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à Monsieur de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un

pere le sang-froid d'un philosophe? Il remplit et passa mon attente; il dissipa mes préjugés et m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la premiere et plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie, *) est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumieres est de supposer les enfans raisonnables dès leur naissance; et de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là, et que de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard et le plus difficilement est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs et mutins, et tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne

*) Locke lui-même, le sage Locke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Il n'y à point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi; et voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes; les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres; comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un précepteur plus de patience et de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, et ne tarderont pas à corrompre; nous aurons de jeunes docteurs et de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, et j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, et quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature et donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce, Les enfans sont toujours en

mouvement; le repos et la réflexion font l'aversion de leur âge; une vie appliquée et sédentaire les empêche de croître et de profiter; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains, plutôt hébêtés que raisonnables, et l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

Quand toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, et sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espece, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie et son caractere, et qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former et de perfectionner. Tous les caracteres sont bons et sains en eux-mêmes, selon M. de Wolmar. Il n'a y point, dit-il, d'erreurs dans la nature. *) Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a

*) Cette doctrine si vraie me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

point de fcélérat dont les penchans mieux dirigés n'euffent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'efprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes et monftrueufes qu'on rend belles et bien proportionée ; en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le fyftême univerfel. Tout homme a fa place affignée dans le meilleur ordre des chofes, il s'agit de trouver cette place et de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau et toujours fous une même formule, fans égard à la prodigieufe diverfité des efprits ? Qu'on donne à la plupart des inftructions nuifibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en fubftituer de petites et d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indiftinctement aux mêmes chofes tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des foins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat paffager et frivole qu'on leur préfere, fans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit et ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix

de tant de peine indiscretement prise, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force et des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse et par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie, mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie et les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raisonnable et de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un; en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature.... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponse très-péremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits et de génies qui distingue les individus est l'ouvrage de la nature; et cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux, et si la nature les a rendus inégaux, c'est en douant les uns préféra-

blement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux sens et à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue et de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes ; et quand à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, et il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, et toutes les impressions que nous recevons : bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractere par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la

même portée; ils ont été nourris et traités de même; ils ne se sont jamais quittés: cependant l'un des deux est vif, gai, caressant, plein d'intelligence: l'autre lourd, pesant, hargneux; et jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits; tout le reste a été semblable... semblable? ai-je interrompu; quelle différence? Combien de petits objets ont agi sur l'un et non pas sur l'autre! combien de petites circonstances les ont frappés diversement, sans que vous vous en soyez apperçu! Bon, a-t-il repris, vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés sous le même aspect avoient des fortunes si diverses, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils soutenoient que, vu la rapidité des Cieux, il y avoit une distance immense du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, et que, si l'on eût pu marquer les deux instans précis de leurs naissances, l'objection se fût tournée en preuve.

Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, et nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent presque en naissant, et des enfans qu'on peut

étudier fur le fein de leur nourrice. Ceux-là font une claffe à part, et s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui fe développent moins vîte, vouloir former leur efprit avant de le connoître, c'eft s'expofer à gâter le bien que la nature a fait, et à faire plus mal à fa place. Platon votre maître ne foutenoit-il pas que tout le favoir humain, toute la philofophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà? Cela n'eft vrai ni de nos fentimens ni de nos idées; mais cela eft vrai de nos difpofitions à les acquérir. Pour changer un efprit il faudroit changer l'organifation intérieure; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté foit devenu flegmatique, et qu'un efprit méthodique et froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il feroit tout auffi aifé de faire un blond d'un brun, et d'un fot un homme d'efprit. C'eft donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers efprits fur un modele commun. On peut les contraindre et non les changer: on peut empêcher les hommes de fe montrer tels qu'ils font, mais non les faire devenir autres; et

s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractere original, et s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere et de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver et d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, et que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, et toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, et l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raison; c'est elle qui fait sortir le caractere et lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, et il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppofition, je ne fais ce que vous y voyez de contradictoire: pour moi, je les trouve parfaitement d'accord; chaque homme apporte en naiffant un caractere, un génie et des talens qui lui font propres. Ceux qui font deftinés à vivre dans la fimplicité champêtre n'ont pas befoin pour être heureux du développement de leurs facultés, et leurs talens enfouis font comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins befoin de bras que de têtes, et où chacun doit compte à foi-même et aux autres de tout fon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, et fur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'efpece, chacun fait ce que font tous les autres; l'exemple eft la feule regle, l'habitude eft le feul talent, et nul n'exerce de fon ame que la partie commune à tous. Dans le fecond, on s'applique à l'individu, à l'homme en général; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le fuit auffi loin que la nature le mene, et l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces

maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du Villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit. N'instruisez pas l'enfant du Citadin, car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps, jusqu'à ce que la raison commence à poindre: alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple est commode à suivre, et n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire où toute occasion leur indiscrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables ... mais, a repris M. de Wolmar, il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, et que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, et c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y est-elle prise? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline? Un

joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'inftant, celui de la néceffité; mais en vous détaillant fa conduite, elle vous fera mieux entendre fes vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer fa méthode, et après une courte pause, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les enfans bien nés, mon aimable ami! Je ne préfume pas autant de nos foins que M. de Wolmar. Malgré fes maximes, je doute qu'on puiffe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, et que tout naturel puiffe être tourné à bien: mais au furplus, convaincue de la bonté de fa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere efpérance eft que des méchans ne feront pas fortis de mon fein; la feconde eft d'élever affez bien les enfans que Dieu m'a donnés, fous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui reffembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a prefcrites, en leur donnant un principe moins philofophique et plus convenable à l'amour maternel; c'eft de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier voeu de mon coeur en portant le doux nom de mere, et tous les foins de mes jours font deftinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je

songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, et que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier âge, la nature assujettit les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, et dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte, autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, et de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage, et qu'on est contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige; l'autre de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les paysans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, et se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme

me et aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse et de soins, affoiblit, effémine un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, et pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleurésies, des coups de soleil, et la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, et cela, par l'insensée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en servant toutes les fantaisies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui sentît l'empire et l'autorité, même avec le dernier domestique, et que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en secret aux fausses complaisances qu'on a pour eux. C'est ici que je crois suivre une route nouvelle et sûre pour rendre à la fois un enfant libre, paisible, caressant, docile, et cela par un moyen fort simple, c'est de le convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

A considérer l'enfance en elle même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les premieres voix qui lui sont suggérées par la nature sont les cris et les plaintes; qu'elle lui a donné une figure si douce et un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse et s'empresse à le secourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, et d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire et de la servitude, et pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile et le plus important de toute l'éducation, et c'est un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à di-

ſtinguer les ſervices mercenaires des domeſtiques, de la tendreſſe des ſoins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employé a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoſſibilité où le tient ſon âge de vivre ſans notre aſſiſtance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les ſecours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui ſont des actes de dépendance; que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de leurs ſervices, il les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, et il aſpire ardemment au tems où il ſera aſſez grand et aſſez fort pour avoir l'honneur de ſe ſervir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, ſeroient difficiles à établir dans des maiſons où le pere et la mere ſe font ſervir comme des enfans: mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ſes fonctions à remplir, et où le rapport des valets aux maîtres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices et de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un

domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin ?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, et l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante sous les yeux d'une mere, pour en être incommodé ? Vous supposez des inconvéniens qui naissent de vices déjà contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on n'exige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, et veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par-là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre au-

torité que celle de la bienveillance, il se rend docile et complaisant; en cherchant à s'attacher les coeurs des autres le sien s'attache à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer; c'est l'infaillible effet de l'amour-propre, et de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducatiou d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées; c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, et, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; et cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, et que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, et souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations,

d'affronts et de déplaisirs; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde et mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons et salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant, et contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscretion. J'ai vu que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croîtroient avec ma complaisance; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, et où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre et le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; et pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, et que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dés la premiere demande, et l'on est très-indulgent là-dessus: mais il n'obtient jamais

rien par importunité; les pleurs et les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu qu'il a cessé de les employer; du premier mot il prend son parti, et ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un et l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir; et loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui.... Un moment! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je pressens votre objection; j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux et presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe

de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde; car grands et petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà préciſément ce qui eſt arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdiſſoit tout le monde, et vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à préſent dans la maiſon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il ſouffre; c'eſt la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il ſe tait à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi fais-je une très-grande attention à ſes pleurs, bien ſûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir à point nommé quand il ſent de la douleur et quand il n'en ſent pas, quand il ſe porte bien et quand il eſt malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, et ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des nourrices et des gouvernantes: car comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, et que ces bonnes femmes ne voyent jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent pas, qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage. Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte tire à conſéquence dans un âge avancé. La même

cause qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, et insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voyent aisément le desir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires: car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisonner avec eux; mais de les biens convaincre que la raison est au-dessus

de leur âge: car alors ils la fuppofent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un jufte fujet de penfer autrement. Ils favent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils font fûrs qu'on les aime, et les enfans fe trompent rarement là-deffus. Quand donc je refufe quelque chofe aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en forte qu'ils le voyent, autant qu'il eft poffible, et quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refufe fans en avoir une bonne raifon, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée fur le même principe, je ne fouffrirai pas, non plus, que mes enfans fe mêlent dans la converfation des gens raifonnables, et s'imaginent fottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y fouffre leur babil indifcret. Je veux qu'ils répondent modeftement et en peu de mots quand on les interroge, fans jamais parler de leur chef, et fur-tout fans qu'ils s'ingerent à queftionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du refpect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere auffi tendre! Pythagore n'étoit pas plus févere à fes difciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-feulement vous

ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable et plus sûr peuvent-ils avoir de s'instuire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assez tôt ni assez longtems, et qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands par les sottises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, et où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, et que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser?

Quoi donc! a-t-elle repris à l'instant: est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, et ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progès; c'est là vraiment travailler à leur félicité: car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, et il n'y a personne de si parfait et

de fi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaifir. *)

Que peut penfer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens fenfés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreffement les oracles qui fortent de fa bouche, et fe récrier avec des retentiffemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiffemens; jugez de ce que deviendra la fienne! Il en eft du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce feroit un prodige fi, fur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniffoit jamais une rencontre heureufe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie fur une pauvre mere déjà trop abufée par fon propre coeur, et fur un enfant qui ne fait ce qu'il dit et fe voit célébrer! Ne penfez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiffe. Non, je vois la faute, et j'y tombe. Mais fi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en fecret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard et

---

*) Si jamais la vanité fit quelque heureux fur la terre, à coup fûr cet heureux là n'étoit qu'un fot,

vain, et les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, et s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, et dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas, que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses: mais j'espere qu'un jour mes enfans seront hommes, quils agiront et parleront d'eux-mêmes, et alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon coeur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de me faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, et ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la premier

re impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maîtres que des diſciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait et s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir. *) Faute de cette ſcience préliminaire les enfans en liberté ne font preſque jamais que des queſtions ineptes qui ne ſervent à rien, ou profondes et ſcabreuſes dont la ſolution paſſe leur portée, et puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur feroit auſſi utile qu'on croit, la premiere et la plus importante ſcience qui leur convient, n'eſt-elle pas d'être diſcrets et modeſtes, et y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-la? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, et ce droit de ſoumettre effrontément les hommes à leur in-

*) Ce proverbe eſt tiré de Chardin. Tome 5. pag. 170. in-12.

terrogatoire? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, et qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscretes, en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis et vains; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'est utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée seroit que mon fils en âge de raison eût la conversation moins légere, le propos moins vif et moins abondant, et en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens rétrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oisifs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser, et l'on diroit que le savoir-vivre consiste à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles: mais la société humaine a un objet plus noble, et ses vrais plaisirs ont plus de solidité.

L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, et l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même; et à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui nous y fait le plus rechercher et chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, et de mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue et discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, et qu'on le méprise pour s'être tû. Au contraire on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux, et qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laissant le choix des occasions,

sions, et faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles, il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux retenir le bon que risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se tait, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

Mais il y a bien loin de six ans à vingt; mon fils ne sera pas toujours enfant, et à mesure que sa raison commencera de naître, l'intention de son pere est bien de la laisser exercer. Quant à moi, ma mission ne va pas jusques là. Je nourris des enfans et n'ai pas la présomption de vouloir former des hommes. J'espere, dit-elle, en regardant son mari, que de plus dignes mains se chargeront de ce noble emploi. Je suis femme et mere, je sais me tenir à mon rang. Encore une fois la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que suivre de point en point le systême de M. de Wolmar, et plus j'avance, plus j'éprouve combien il est excellent et juste, et combien il s'accorde avec le mien.

Considérez mes enfans et sur-tout l'aîné; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouissent pas, ou dont ils abusent? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, et quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins févere: car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous sont celles de la liberté même, savoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle et comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de si justes loix, toute leur peine est d'être à l'instant renvoyés, et tout mon art, pour que c'en soit une, de faire qu'ils ne se trouvent nulle part aussi bien qu'ici. A cela près, on ne les assujettit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuye point de vai-

nes corrections; jamais on ne les reprend; les feules feçons qu'ils reçoivent, font des leçons de pratique prifes dans la fimplicité de la nature. Chacun bien inftruit là deffus fe conforme à mes intentions avec une intelligence et un foin qui ne me laiffent rien à defirer, et fi quelque faute eft à craindre, mon affiduité la prévient ou la répare aifément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviffeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la fuivoit en le redemandant, et pleurant à fon tour. Elle lui dit: vous l'avez pris par force à votre frere; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne fuis-je pas la plus forte? Puis elle fe mit à battre la caiffe à fon imitation, comme fi elle y eût pris beaucoup de plaifir. Jufques là tout étoit à merveille. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, et de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour, le cadet fupporta la dure loi de la néceffité, l'aîné fentit fon injuftice, tous deux connurent leur foibleffe et furent confolés le moment d'après.

Un plan si nouveau et si contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, et je sentis que pour guider l'homme, la marche de la nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode, et cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils ayent dans toute sa vigueur et qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me sembloit que selon leur propre systême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, insuffisantes, plus on devoit exercer et fortifier la mémoire, si propre alors à soutenir le travail. C'est elle, disois-je, qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance, et l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on n'exerce à rien devient lourd et pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, et c'est une étrange préparation pour apprendre à devenir raisonnable que de commencer par être stupide. Comment, stupide! s'est écriée aussi-tôt Mde. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités aussi différentes et presque aussi contraires que la mémoire et le jugement? *) Comme si la

*) Cela ne me paroit pas bien vu. Rien n'est

quantité des choses mal digérées et sans liaison dont on remplit une tête encore foible; n'y faisoit pas plus de tort que de profit à la raison! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la premiere qui se développe et la plus commode à cultiver dans les enfans: mais à votre avis lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir?

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, et comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne; lui faire incessamment répéter et construire des vers qu'il n'entend point, et dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts; embrouiller son esprit de cercles et de spheres dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes et de rivieres qu'il confond sans cesse et qu'il rapprend tous les jours; est-ce cultiver sa mé-

---

si necessaire au jugement que la mémoire: il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

moire au profit de fon jugement, et tout ce frivole acquis vaut-il une feule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'eft-ce tien que d'inftruire un enfant à fe payer de mots, et à croire favoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, et ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des connoiffances néceffaires dont il tient la place ?

Non, fi la nature a donné au cerveau des enfans cette foupleffe qui le rend propre à recevoir toutes fortes d'impreffions, ce n'eft pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blafon, de fphère, de géographie, et tous ces mots fans aucun fens pour leur âge, et fans aucune utilité pour quelque âge que ce foit, dont on accable leur trifte et ftérile enfance ; mais c'eft pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui fe rapportent à fon bonheur et l'éclairent fur fes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffacables, et lui fervent à fe conduire pendant fa vie d'une maniere convenable à fon être et à fes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne refte pas pour cela oifive ; tout

ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, et il s'en souvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, et tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître et de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le véritable art de cultiver la premier à de ſes facultés, et c'eſt par-le qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, et à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, et ne fait pas briller les gouvernantes et les précepteurs: mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps et d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honnorer étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter et nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; et autant que ces moyens peu-

vent se concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, et n'engendrent en lui nulle semence de vice, je les employe assez volontiers, sans m'opiniâtrer quand le succès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; et M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raison, qu'il soutient que quand son fils ne sauroit rien à douze ans, il n'en seroit pas moins instruit à quinze; sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant, et rien plus que d'être sage et bon.

Vous savez que notre aîné lit déjà passablement. Voici comment lui est venu le goût d'apprendre à lire. J'avois dessein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuser, et j'avois déjà commencé, quand il me demanda si les corbeaux parloient? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge, je me tirai d'affaire comme je pus, et convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires intéressantes et instructives, la plupart tirées de la Bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes con-

tes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fût possible, et les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, et dont je lui lisois de tems en tems quelques contes, rarement, peu long-tems, et répétant souvent les mêmes avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui, les petits contes servoient de ressource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, je le quittois à l'eudroit le plus intéressant en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa Bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture: mais comme il n'a rien à commander à personne et qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement et mal, l'autre laissoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secretement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer et feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée

qu'aussi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'est lassé trois ou quatre fois, on la laissé faire. Seulement je me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans, et il est revenu à la charge avec tant d'ardeur, que quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il sera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'est à peu près ainsi que je tâcherai d'exciter son zele et sa bonne volonté pour acquérir les connoissances qui demandent de la suite et de l'application, et qui peuvent convenir à son âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances; car elles ne s'y trouvent point, et la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne heure à nourrir sa tête d'idées et non de mots: c'est pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par coeur.

Jamais! interrompis-je: est beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il sache son catéchisme et ses prieres. C'est ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins et tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, et c'est assez pour qu'ils l'apprennent sans qu'on les y oblige: quant au catéchisme, ils ne savent ce que c'est.

Quoi, Julie! vos enfans n'apprennent pas leur catéchiſme? Non, mon ami, mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment! ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe! .... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme? Afin qu'ils le croyent un jour, dit elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah! j'y ſuis, m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croyent, et vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar; ſeriez-vous Chrétien, par hazard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, et reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, et nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif, infatigable et prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, et de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, et ne ſauroient abuſer de

leur liberté; leur caractere ne peut ni se dépraver, ni se contraindre; on laisse en paix renforcer leur corps et germer leur jugement; l'esclavage n'avilit point leur âme; les regards d'autrui ne font point formenter leur amour-propre; ils ne se croyent ni des hommes puissans, ni des animanx enchaînés, mais des enfans heureux et libres. Pour les garantir des vices qui ne sont pas en eux, ils ont, ce me semble, un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils seroient bien-tôt ennuyés. C'est l'exemple des moeurs de tout ce qui les environne. Ce sont les entretiens qu'ils entendent, qui sont ici naturels à tout le monde, et qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour eux; c'est la paix et l'union dont ils sont témoins; c'est l'accord qu'ils voyent régner sans cesse, et dans la conduite respective de tous, et dans la conduite et les discours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leurs desirs ne sont point obstinés; les inclina-

tions au mal sont prévenues, la nature est justifiée, et tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons ne sont point son ouvrage, mais le nôtre.

C'est ainsi que livrés au penchant de leur coeur, sans que rien le déguise ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure et artificielle, mais conservent exactement celle de leur caractere originel: c'est ainsi que ce caractere se développe journellement à nos yeux sans réserve, et que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne savent ni mentir, ni se cacher, et dans tout ce qu'ils disent, soit entre eux, soit à nous, ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, et ils diroient les choses du monde les plus blâmables que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir: mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent; je tiens un registre exact de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent; ce sont les productions naturelles du fonds

qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangere dont le vent apporta la graine ; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera : au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, et j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier, je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être aussi bien secondée pour espérer de réussir, et que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance ; il faloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite ; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eût assez fait pour qu'on pût aimer son seul ouvrage ; il faloit n'avoir autour de soi que des domestiques intelligens et bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maîtres ; un seul valet brutal ou flatteur eût suffi pour tout gâter. En vérité, quand on songe combien de causes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs desseins et renverser les projets les

mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, et dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse. Ne voyez-vous pas que ce concurs dont vous vous félicitez est votre ouvrage, et que tout ce qui vous approche est contraint de vous ressembler? Meres de famille, quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir! soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs, si vous remplissez bien tous les vôtres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au coeur humain. Ah! veuillez être femmes et meres, et le plus doux empire qui soit sur la terre sera aussi le plus respecté.

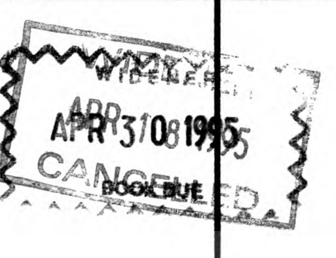
En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins et d'adresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux freres; mais ce moyen me paroît trop dangereux; j'aime mieux avoir plus de peine et ne rien risquer. Henriette supplée à cela; comme elle est d'un autre sexe, leur aînée,

qu'ils l'aiment tous deux à la folie, et qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur premiere gouvernante, et avec d'autant plus de succès que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde; mais les principes en sont si différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, et qu'elle vaudra sa mere elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, et ce devroit être ici ma derniere lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée, et j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles, et vous conjure de songer en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon coeur qu'approcher du vôtre. Cher Bomston, je le sais trop; la seule mort digne de ta vie seroit de verser ton sang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi?

Fin du Tome troisieme.


WIDENER
APR 10 1995
CANCELLED
BOOK DUE